|  |
| --- |
| Gilbert TALBOT [1947-2021]  Docteur en philosophie pour enfants de l'Université Iberoamericana de Mexico (1999) professeur de philosophie retraité du Cégep de Jonquière  (1999)  Phil et Sophie  *Ou De l’être humain*  **LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES** CHICOUTIMI, QUÉBEC <http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès, fondée au Cégep de Chicoutimi en 1993 et développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

Politique d'utilisation  
de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi

Courriel: [classiques.sc.soc@gmail.com](mailto:classiques.sc.soc@gmail.com)

Site web pédagogique : <http://jmt-sociologue.uqac.ca/>

à partir du texte de :

Gilbert TALBOT

**Phil et Sophie ou De l’être humain.**

Québec : Le Loup de Gouttière, Éditeur, 1999, 86 pp.

L’auteure nous a accordé, le 3 juillet 2018, l’autorisation de diffuser en libre accès à tous toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.

 Courriel : Gilbert Talbot : [talbotgilbert2@gmail.com](mailto:talbotgilbert2@gmail.com)

Police de caractères utilisés :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

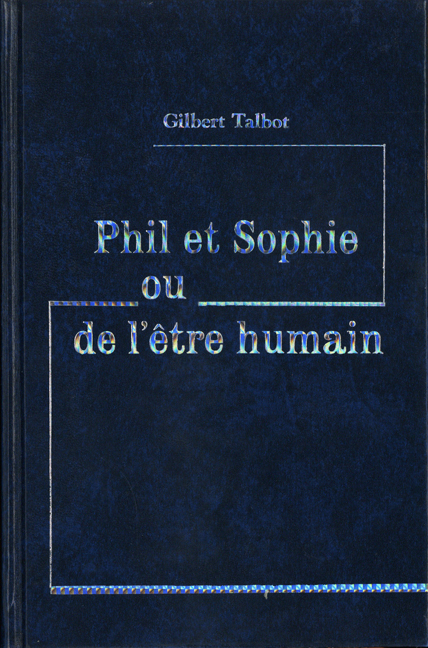
Édition numérique réalisée le 22 octobre 2021 à Chicoutimi, Québec.



Gilbert TALBOT [1947-2021]

Docteur en philosophie pour enfants de l'Université Iberoamericana de Mexico (1999)  
professeur de philosophie retraité du Cégep de Jonquière

Phil et Sophie  
*ou De l’être humain*.



Québec : Le Loup de Gouttière, Éditeur, 1999, 86 pp.

DU MÊME AUTEUR

*La découverte de Phil et Sophie*Le Loup de Gouttière, 1993

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour l'aide accordée à notre programme de publication. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour nos activités d'édition.

Le Loup de Gouttière

347, rue Saint-Paul

Québec (Québec)

G1K 3X1

Téléphone : (418) 694-2224

Télécopieur : (418) 694-2225

Courriel : [loupgout@videotron.ca](mailto:loupgout@videotron.ca)

Dépôt légal, 3e trimestre 1999

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISBN 2-89529-006-7

Imprimé au Québec

© Le Loup de Gouttière

Tous droits réservés pour tous les pays

[1]

Gilbert TALBOT

Phil et Sophie

ou

De l’être humain

Ce récit philosophique a été écrit selon l’approche narrative développée par Mathew Lipman en philosophie pour enfants.

Le Loup de Gouttière

[2]

**Phil et Sophie ou De l’être humain.**

Table des chapitres

[Note de l’éditeur](#Phil_et_Sophie_note_de_editeur) [5]

Chapitre I. [Qu'est-ce qu'un être humain ?](#Phil_et_Sophie_chap_I) [6]

Chapitre II. [Femme et homme de raison. Descartes](#Phil_et_Sophie_chap_II). [18]

Chapitre III. [Le premier compte rendu de Phil. Rousseau](#Phil_et_Sophie_chap_III). [32]

Chapitre IV. [De l'autre côté du miroir. Le marxisme](#Phil_et_Sophie_chap_IV). [42]

Chapitre V. [Le rêve de Sophie. Freud](#Phil_et_Sophie_chap_V). [57]

Chapitre VI. [Un petit déjeuner entre grands esprits. Fromm - Laborit – Skinner](#Phil_et_Sophie_chap_VI). [66]

Chapitre VII. [Dialogue avec Godrot, Nietzsche et l'existentialisme](#Phil_et_Sophie_chap_VII). [82]

[3]

Philosophie pour enfants

*Philosopher sur les mathématiques et les sciences Marie-France*  
Daniel, Louise Lafortune, Richard Pallascio, Pierre Sikes

*Rencontre avec le monde des sciences Marie-France*  
Daniel, Louise Lafortune, Richard Pallascio, Pierre Sikes

*Les aventures mathématiques de Mathilde et David*  
Marie-France Daniel, Louise Lafortune, Richard Pallascio, Pierre Sikes

*La découverte de Phil et Sophie*  
Gilbert Talbot

[4]

[5]

**Phil et Sophie ou De l’être humain.**

Note de l’éditeur

[Retour à la table des matières](#tdm)

Ce deuxième récit philosophique de Gilbert Talbot met en scène de jeunes adultes étudiant au niveau collégial. Par l'entremise des personnages, dont certains étaient déjà présents dans *La Découverte de Phil et Sophie,* les lecteurs et les lectrices sont invités à participer à une communauté de recherche en philosophie. Abordant les théories des grands penseurs, *Phil et Sophie ou De l'être humain* présente diverses conceptions de l'être humain.

L'auteur utilise des thèmes et des questionnements actuels comme l'avortement et l'homosexualité afin d'illustrer les conceptions théoriques de plusieurs philosophes tels Descartes, Rousseau, Marx, Freud, Nietzsche et les existentialistes. En cela, il s'inspire de l'approche pédagogique initiée par Matthew Lipman, instigateur de la philosophie pour enfants. Selon cette perspective, la vulgarisation de la pensée philosophique, sous forme de récits écrits dans un langage courant, permet d'amener les élèves du cégep à aiguiser leurs facultés de raisonnement et à raffermir leur jugement. Ce savoir leur sera utile tout au long de leur vie.

Le Loup de Gouttière

[6]

[7]

**Phil et Sophie ou De l’être humain.**

Chapitre I

QU’EST-CE QU’UN  
ÊTRE HUMAIN ?

[Retour à la table des matières](#tdm)

*Dans l'appartement de Sophie et Phil, vers 18h00. Sophie est dans la salle de bain, Phil dans le salon.*

SOPHIE — Hé, Phil ! Tu veux entendre ce que j'ai enregistré durant notre cours de philo aujourd'hui ?

PHIL — Hmmm... pourquoi pas ? Je n'ai rien d'autre à faire en attendant le souper. Est-ce sur la cassette *Août 1977 ?*

SOPHIE — Non, sur celle de 1997, épais ! Règle le son au maximum pour que je puisse entendre aussi.

PHIL — OK, ma commandante, c'est parti... Il me semble que c'est moi qui parle en premier.

*Phil met le magnétophone en marche.*

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

*On entend d'abord les conversations du fond de la classe. Phil discute avec ses amis.*

PHIL — On a eu un été inoubliable...

DÉDÉ — Je suppose que, pendant tout ce temps-là, vous avez fait l'amour comme des bêtes, en pleine nature... Mais attention aux accidents, les enfants !

PHIL — Pas de danger, papa. Nous prenons toujours nos précautions, n'est-ce pas Sophie

[8]

SOPHIE — Oh ! pas toujours mon tendre amour ! Tu t'oublies parfois. Et Dédé a raison, on ne sait jamais à quel moment les bébés vont nous arriver.

DÉDÉ — Moi, en tout cas, jamais je n'aurai de bébé. On vit dans un monde décidément trop pourri. Je n'ai pas envie de faire un malheureux de plus.

CHRISTINE — Tu parles trop vite, Dédé. Ces choses-là surviennent toujours au moment où on s'y attend le moins.

M. DIOGÈNE — Bonjour tout le monde. Je m'appelle Diogène.

QUELQUES VOIX — Bonjour monsieur Diogène.

DÉDÉ — Il n'est pas bien grand pour un prof de philo !

PHIL — Il n'est pas grand mais il en a à revendre. J'ai entendu dire qu'il ne se laissait pas marcher sur les pieds.

DÉDÉ — Pas surprenant ! Il n'a pas de pieds ! C'est juste une tête !

*(Rires.)*

DÉDÉ — Hé ! Éric ! Comment on appelle ça une tête sans pieds ?

M. DIOGÈNE — D'après toi, heu... Dédé, qu'est-ce qui fait qu'un homme est un homme ? Sa tête ou ses pieds ?

DÉDÉ — Ce qui fait un homme... Eh bien ! c'est une femme !

*(Rires mâles.)*

M. DIOGÈNE — Je vois que tu as un bon sens de l'humour, Dédé. Mais dis-moi plutôt ce qu'est un être humain.

DÉDÉ — Je suppose que c'est ce que nous allons apprendre dans votre cours, monsieur.

*(Rires sporadiques.)*

[9]

M. DIOGÈNE — D'accord. Commençons donc ce cours tout de suite. Qui d'autre pourrait répondre à cette question ?

*(Long silence.)*

PHIL — J'ai déjà entendu dire que l'homme était un animal raisonnable.

ÉRIC — Animal raisonnable mon œil ! À voir tout le mal qu'on fait, je dirais plutôt qu'on est les animaux les moins raisonnables de cette planète.

CHRISTINE — L'homme n'est même pas un animal. Les animaux agissent mieux que nous.

*(Bruits de craie sur le tableau.)*

SOPHIE — Quoi qu'en disent Phil et Éric, je ne pense pas que ce soit la raison ou la déraison qui caractérisent l'être humain. Je crois plutôt que c'est le rire. Avez-vous déjà entendu rire un chat ou un chien ?

CHRISTINE — Pas un chat ni un chien, mais un singe, oui.

ÉRICKA — Les perroquets aussi sont capables de rire.

DÉDÉ — Les perroquets ne font que nous imiter, Éricka. Ils ne pensent pas vraiment à ce qu'ils font.

ÉRIC — Penses-tu que les humains pensent à ce qu'ils font ?

DÉDÉ — Les humains ne pensent peut-être pas toujours à ce qu'ils font, mais au moins ils pensent, tandis que les animaux...

DIOGÈNE — Qu'est-ce qui vous assure que les animaux ne pensent pas ?

PHIL — Les animaux agissent par instinct, tandis que nous, les humains, nous pouvons réfléchir aux gestes que nous allons poser.

M. DIOGÈNE — Ainsi la réflexion serait notre caractéristique propre ?

[10]

PHIL — Pas seulement la réflexion, le langage aussi. Les animaux ne parlent pas ; en tout cas ils n'utilisent pas de mots.

ÉRICKA —J'ai vu à la télé que les baleines possèdent un langage.

ÉRIC — Les abeilles aussi.

M. DIOGÈNE — Alors le langage ne serait pas propre aux humains ?

MICHEL — Peut-être que les animaux ne peuvent parler qu'une seule langue...

MARC — Eh bien ! mon chien, lui, parle le chien et le français. Il dit « wouf ! wouf ! » quand il veut aller dehors et « bouffe ! bouffe ! » quand il veut manger.

*(Rires.)*

FRANCE — Je pense que ce qui nous distingue des animaux, c'est notre esprit.

MARC — Qu'est-ce que tu en sais ? Je pourrais te donner une foule d'exemples à propos de l'esprit de mon chien, mais à quoi bon ? L'important est de savoir sur quoi on s'appuie pour parler d'esprit. J'ai un vrai chien qui me parle et m'écoute, mais toi, comment sais-tu que l'esprit existe vraiment, je veux dire : en tant qu'entité distincte de notre corps ?

FRANCE — Eh bien ! heu... c'est ce que m'enseigne la religion : les humains ont une âme et pas les animaux.

MICHEL — Un instant ! L'âme et l'esprit, est-ce la même chose pour toi ?

FRANCE — L'esprit, c'est ce qui pense en moi, alors que l'âme, c'est ce qui subsiste de moi après ma mort.

MICHEL — Ça peut être la même chose quand même.

*On n'entend plus que le bruit de la craie sur le tableau, jusqu'à ce que M. Diogène reprenne la parole.*

M. DIOGÈNE — Oui, mademoiselle ?

[11]

PATRICIA — Patricia, monsieur. Je m'appelle Patricia Kiernan. Il y a une chose qu'on n'a pas mentionnée mais qui me semble assez importante pour que vous l'ajoutiez parmi les définitions. Voilà, on vit en société, on construit des maisons, des routes, des avions, on transforme le monde qui nous entoure... Les animaux ne peuvent pas faire ça.

M. DIOGÈNE — Très bien, mademoiselle Kiernan. Ajoutons cette caractéristique au tableau. Si j'écris, disons, *animal qui vit en société et qui produit des biens,* est-ce que ça convient ?

PATRICIA — Je pense que oui. Vous pouvez l'écrire comme ça.

*(Nouveau silence. Bruits de craie.)*

M. DIOGÈNE — Voilà qui résume bien ce que vous avez dit, je crois. Un être humain c'est...

|  |
| --- |
| un animal raisonnable  un animal déraisonnable  un animal qui rit  un animal qui pense  un animal qui a un langage  un animal qui a un esprit (une âme)  un animal qui vit en société  un animal qui *produit* des biens |

1. TABLEAU DE M. DIOGÈNE

PHIL — Mais dans notre discussion, monsieur, on a essayé de faire une distinction entre les humains et les animaux ; or, les caractéristiques que vous avez écrites mentionnent toutes que l'humain est un animal.

SOPHIE — Oui, mon beau Phil, mais on ne peut pas dire l'inverse, à savoir, que tous les animaux sont des hommes, n'est-ce pas ?

FRANCE — Je me demande pourquoi on s'obstine autant, alors qu'il nous suffirait de consulter le dictionnaire.

[12]

CHRISTINE — Le dictionnaire ? Mais pourquoi faire ? Est-ce que ce n'est pas plus amusant de créer nous-mêmes notre définition ?

PHIL — Ce n'est pas si simple, Christine. On ne s'entend pas sur le reste de la définition. Dirons-nous que l'homme est un animal raisonnable ou déraisonnable ? Social ou asocial ? Qui a un esprit ou n'en a pas ? Comment allons-nous trancher ? Quant à moi, je préférerais plutôt savoir comment les philosophes nous ont définis.

M. DIOGÈNE — Les philosophes ont donné plusieurs définitions de l'être humain et nous allons les étudier tout au long de la session. Mais pour le moment, je crois qu'il vaudrait mieux en arriver à une définition préliminaire. Nous pourrions la reprendre à la fin de la session pour voir si nous sommes toujours d'accord avec elle ou si nous voulons la réviser. Qu'en dites-vous ?

*(Long silence.)*

FRANCE — Pourquoi ne pas se contenter aujourd'hui de ce qui est écrit sur le tableau ? Toutes les définitions me semblent vraies.

SOPHIE — Ce n'est pas l'avis de tous. Moi, par exemple, je ne suis pas d'accord pour qu'on dise que les animaux n'ont pas d'âme.

FRANCE — Ah ! Mais ce n'est pas ça qui est écrit sur le tableau ! De toute façon, on n'essaie pas de définir un animal, mais un être humain.

SOPHIE — Mais il est écrit au tableau que l'être humain est un animal. Pourquoi alors serait-il le seul animal à avoir une âme ? Pourquoi les autres animaux n'en auraient pas ?

MICHEL — J'ai une idée. Votons chaque caractéristique écrite au tableau. Celles qui obtiendront la majorité des voix feront partie de notre définition.

PATRICIA — Ah non ! Je ne suis pas d'accord. Ça n'est pas comme élire le président de la classe. On essaie de définir ce qu'on est. Il faudrait que tout le monde accepte chacune des caractéristiques que nous voulons placer dans notre définition.

[13]

ÉRICKA — Mais c'est impossible ! On ne sera jamais capable de se mettre d'accord d'ici la fin du cours !

PATRICIA — Il faudrait peut-être s'entendre sur la définition d'une définition.

MARC — C'est vrai, ça. C'est quoi une définition, d'abord ?

DÉDÉ — C'est simple, voyons. Une définition dit ce qu'est une chose. Et comme nous sommes tous cette chose que nous voulons définir, l'exercice devrait être facile. Je me demande pourquoi on s'enfarge dans les fleurs du tapis.

ÉRIC,— C'est le problème : on ne sait pas quelle fleur poser sur le tapis. Il serait sans doute plus facile de dire ce que nous ne sommes pas. Par exemple, un humain, c'est un animal, mais ce n'est pas un cochon...

CHRISTINE — Je me le demande ! Peut-être que quelques-uns le sont... Mais on ne nommera personne.

*(Rires. Puis à nouveau un long silence.)*

PHIL — Peut-être arriverait-on à une entente si on tenait compte de nos traits physiques communs. On pourrait dire, par exemple, que l'être humain est un animal sans poil, marchant sur deux jambes. Qu'en pensez-vous ?

*(Applaudissements.)*

ÉRIC — Non, ça ne convient pas, mon 'ros minet. Cette définition-là s'applique aussi au poulet BBQ.

*(Rires.)*PHIL —Je ne suis pas ton 'ros minet, espèce de cervelle d'oiseau.

*(Rires.)*

DÉDÉ — Arrêtez-donc de faire les paons, vous deux. Je vais vous dire, moi, ce que nous sommes : 1. des animaux ; 2. des vertébrés ; 3. des mammifères ; 4. des primates ; 5. des hominidés. Biologie 101

[14]

*(Applaudissements. Sifflements.)*

FRANCE — Bon, on l'a notre définition. On peut s'en aller maintenant ?

*On l'entend déplacer sa chaise, ramasser ses affaires. (Bruits de mouvements dans toute la classe.)*

M. DIOGÈNE — Pas si vite ! Pas si vite !

*(Murmures.)*

FRANCE — *(Se rassoyant, s'adressant à Patricia.)* Ah ! les profs de philo ! Avec eux c'est jamais fini.

M. DIOGÈNE — Ne t'en fais pas, France. Il s'agit seulement d'une petite précision. Dédé, ce que tu as apporté est très bien. Mais ce n'est pas une définition, c'est plutôt une classification qui indique où nous nous situons dans l'échelle des êtres vivants. Bien sûr, cela fait partie de la définition, mais ça n'indique pas notre spécificité. Quand tu dis que nous appartenons à l'ensemble des hominidés, que veux-tu dire exactement ?

DÉDÉ — Bien... j'ai toujours pensé que les mots homme et hominidé étaient synonymes.

M. DIOGÈNE — Et tu avais raison. Mais vois-tu, définir l'homme à partir de son synonyme hominidé, c'est dire deux fois la même chose. Cela revient à affirmer *qu'un homme est un homme.* Nous n'apprenons rien de plus !

*(Silence.)*

ÉRIC — *(Chantonnant.)*

« Qui sait ?

Peut-être que je n'ai pas d'âme,

Mais juste un petit trou

Par où je vois les étoiles... »

CHRISTINE — Ah oui ! c'est vrai, ça ! Peut-être que vous, les hommes, n'avez pas d'âme, mais nous, les femmes, en avons sûrement une. Après tout, c'est nous qui portons l'humanité en nous. Pas vrai, les filles ?

[15]

LES FILLES — Bravo, Christine !

LES GARS — Hou ! hou !

PHIL — En tout cas, si on n'a pas d'âme, on peut sûrement dire qu'on a une raison, à voir toutes les questions qu'on se pose...

*Diogène rajoute au tableau : l'homme est un animal qui se pose des questions.*

ÉRIC — Vous pouvez même ajouter : « juste pour le plaisir de s'entendre parler ».

*M. Diogène l'ajoute, puis il se tourne vers la classe.*

M. DIOGÈNE — Ça va, mes amis. Assez de torture mentale pour aujourd'hui. D'ici le prochain cours, vous rédigerez dans votre cahier votre propre définition de l'être humain pour que nous puissions la lire ensemble. D'autres questions ? Des commentaires ?

PHIL — Monsieur, ne pensez-vous pas qu'à force de discuter de nos propres définitions, on risque de tourner en rond ? Vous devriez peut-être amener vos idées dans le débat, vous êtes le professeur après tout.

M. DIOGÈNE — Ne t'inquiète pas, Phil. Au prochain cours, je vous parlerai de la vision rationaliste de l'être humain. Et on abordera la vision d'un philosophe dans chacun des cours qui suivront. Ça te va ?

SOPHIE — Juste une autre question, monsieur, avant de partir. Est-ce que nous avons un texte à rédiger pour ce cours ?

M. DIOGÈNE — Oui, Sophie. Vous devrez décrire, analyser et critiquer la conception de l'être humain d'un philosophe en particulier.

DÉDÉ — Rien que ça ?

M. DIOGÈNE — Non, vous aurez aussi deux ou trois examens... et puis je me demande si on ne pourrait pas monter une pièce de théâtre pour répondre à cette question : *qu'est-ce que l'être humain ?*

[16]

Vous savez, comme dans le livre de Vercors, *Les animaux dénaturés.* Maintenant excusez-moi, je dois partir pour répondre d'urgence à un besoin biologique on ne peut plus animal.

*(Fin de l'enregistrement.)*

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

*Phil et Sophie sont assis à la table de la cuisine devant le magnétophone qui s'est tu.*

PHIL — Drôle de bonhomme, tu ne trouves pas ?

SOPHIE — Ouais. Il a l'air plutôt cool. Mais il faut voir le reste du cours. Ça peut encore changer.

PHIL — Tu as bien raison. Je me demande quelle sorte de pièce de théâtre il veut qu'on fasse. Tu le connais, toi, ce *Verdor ?*

SOPHIE — Vercors, épais, pas Verdor ! Je n'ai pas encore lu son roman, mais il est dans la liste des œuvres à lire pour notre cours de français. On pourrait peut-être aller voir ça à la bibli. Qu'est-ce que tu en dis ?

PHIL — Ah non ! Pas maintenant ! Je n'ai pas envie de sortir. Il fait trop froid. Si on se collait un peu pour se réchauffer, à la place ?

SOPHIE —Je vois où tu veux en venir encore. Tu aimerais qu'on soit un peu plus animaux ?

PHIL — En plein ça. Tu comprends pas mal vite, toi, je trouve.

SOPHIE — Ce n'est pas bien difficile à comprendre. On a fait ça pendant tout l'été. Mais ce soir j'ai des petites nouvelles pour toi.

PHIL — Ah non ! Pas encore tes règles !

SOPHIE — Eh bien, tu vois, ça revient tous les vingt-huit jours, normalement. Mais le problème n'est pas là. Ou plutôt oui, c'est bien ça le problème, mais à l'envers. Je n'ai pas eu mes règles ce mois-ci [17] alors que d'habitude je suis — comme dit ma mère — *réglée comme une horloge.*

PHIL — Ah !

SOPHIE — Phil, ce soir, je n'ai pas la tête à ça. Tu ne comprends pas ce que ça veut dire, *ne pas avoir ses règles ?*

*Sophie s'habille pour aller à la bibliothèque. Phil se résigne à la suivre.*

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[18]

**Phil et Sophie ou De l’être humain.**

Chapitre II

FEMMES ET HOMMES  
DE RAISON

DESCARTES

[Retour à la table des matières](#tdm)

*Sophie et Phil à la cafétéria de l'école. Sophie, toute pâle, se tient le ventre en grimaçant.*

PHIL — Qu'est-ce qu'il y a, Sophie ? Tu ne te sens pas bien ?

SOPHIE — Ça va, Phil, ça va. C'est seulement le mal de coeur... J'ai dû trop boire hier, au party de la rentrée.

PHIL — J'ai eu peur. Je pensais que tu allais t'évanouir, tu étais si pâle.

SOPHIE — Ça va mieux maintenant. Marchons tranquillement jusqu'à la classe, ça va passer.

PHIL — Bonne idée. Allons-y tout de suite, on est déjà en retard.

SOPHIE — Comme d'habitude.

*Ils entrent dans la classe, au moment où M. Diogène parle.*

M. DIOGÈNE — Descartes disait : « Je pense, donc je suis ». Êtes-vous d'accord avec cette affirmation ?

DÉDÉ — En tout cas, il y a des gens qui existent sans avoir l'air de penser bien fort.

M. DIOGÈNE — Même s'ils ne pensent pas fort, comme tu dis, ils pensent malgré tout, n'est-ce pas ?

[19]

ÉRIC — Vous voulez nous faire dire que seuls les humains peuvent penser... Je ne suis pas d'accord. Tous les mammifères pensent.

M. DIOGÈNE — La science d'aujourd'hui te donne raison, Éric. Mais au temps de Descartes, on n'était même pas certain que les femmes avaient une âme, alors...

JULIE — Votre Descartes, est-ce qu'il vivait dans une caverne, par hasard ?

M. DIOGÈNE — Non, non, Julie. Il vivait au XVIIe siècle ; cette époque n'est pas si éloignée de la nôtre. C'est en grande partie grâce à lui et à son *Discours de la méthode* si la science moderne a pu nous sortir de bien des mythes.

SONIA — *La méthode...* Quelle méthode ?

M. DIOGÈNE — Une méthode pour bien penser.

FRANCE — Ah oui ? Je ne savais pas qu'il existait une méthode pour ça. Je croyais qu'on pouvait tous penser convenablement sans avoir à utiliser une méthode particulière.

M. DIOGÈNE — Descartes indique simplement les règles du gros bon sens.

PHIL — C'est quoi ces règles ? Ça m'intéresse.

DÉDÉ — Évidemment, Lafleur. Tu veux encore revenir à tes règles de logique, comme l'an passé...

M. DIOGÈNE — On devrait parler de principes plutôt que de règles. Des principes comme :

|  |
| --- |
| 1. Ne rien accepter comme vrai, à moins que ce ne soit évident.  2. Décomposer un problème en ses parties les plus simples.  3. Remonter du simple au complexe.  4. Chercher *par déduction* les éléments nécessaires à la *solution d'un problème.* |

2. PRINCIPES DE LA METHODE DE DESCARTES

[20]

MICHEL — Ça ressemble à la méthode qu'on utilise dans les expériences scientifiques.

M. DIOGÈNE — Tu as entièrement raison, Michel. Descartes a posé les bases de la méthode scientifique moderne, mais il est allé encore plus loin en fondant sa définition de l'humain sur la raison. Voilà pourquoi le courant qui a repris cette définition a été appelé le rationalisme.

DÉDÉ — Vous voulez dire qu'avant Descartes, personne n'avait pensé à tout ça ?

M. DIOGÈNE — Avant Descartes, les philosophes utilisaient aussi la raison pour faire valoir leurs arguments, mais c'est seulement Aristote qui, avant lui, avait défini l'humain par sa capacité de raisonner.

PHIL — Et les autres philosophes, comment le définissent-ils ?

M. DIOGÈNE — Chacun a sa petite idée là-dessus. Les hédonistes se fondent sur la recherche du plaisir, les matérialistes sur la matière, les spiritualistes sur l'esprit. Tous assoient leur définition sur une caractéristique principale à laquelle se subordonnent toutes les autres.

ÉRICKA — Mais comment peut-on subordonner la matière à l'esprit, ou vice versa ? Ça me semble être deux choses complètement différentes.

M. DIOGÈNE — Alors tu penses que le monde est constitué de deux entités indépendantes : la matière et l'esprit... Cette façon de penser est celle d'un courant appelé le dualisme.

ÉRICKA — Mais comment pourrait-on voir le monde autrement ?

M. DIOGÈNE — Pour les matérialistes, par exemple, toute chose est faite de matière et l'esprit n'est que le produit du cerveau.

PHIL — Mais le produit du cerveau, c'est-à-dire nos pensées, notre langage, ça n'est pas matériel !

[21]

M. DIOGÈNE — Tu as raison, Phil, mais il reste que, pour les matérialistes, les pensées sont produites par le cerveau qui, lui, n'est qu'une machine un peu plus complexe que les autres machines, c'est tout.

ÉRIC — Monsieur Diogène, est-ce que tout ce qu'on va dire dans cette classe a déjà été pensé, dit, écrit et classé par des philosophes ? Arriverons-nous à dire quelque chose qui n'a pas été pensé par d'autres avant nous ?

M. DIOGÈNE — J'espère bien, Éric ! Personne ne peut penser à votre place.

ÉRIC — Non ! je veux dire : est-ce que toutes les idées ont déjà été découvertes par les philosophes ?

M. DIOGÈNE — Je comprends ce que tu veux dire. Mais je ne peux pas te répondre. Ta question présuppose qu'il existe un nombre déterminé d'idées qu'on peut découvrir par la réflexion. Elle présuppose aussi que, dans la mesure où nous les découvrons, les idées existent en dehors de nous. Ça ressemble à de l'idéalisme, tout ça.

ÉRIC —Je n'aurais pas cru avoir dit tout ça. Mais après tout... oui, je suis sans doute un idéaliste... Si je n'avais pas d'idéal, la vie n'aurait aucun sens pour moi.

MARC — Dis plutôt que tu es un rêveur, Sasseville. Ce serait plus exact. Comme si on allait voir ça un jour, un Québec souverain et vert. Ouvre-toi les yeux, mon gars. Ce ne sont pas tes rêves qui dirigent le monde, c'est l'argent ! Et l'argent ? C'est pourquoi, tu penses ? Pas pour améliorer notre sort à tous, non, non, non. C'est bon seulement pour payer la baraque, le char, la femme et puis la dope. C'est le temps que tu reviennes sur terre, mon pauvre vieux.

ÉRIC — Tout le monde sait que la dope, c'est ton monde, le smatte [[1]](#footnote-1)\*, pas le mien. Et tu sauras que, dans mon monde, je ne suis pas tout seul ; on est quelques-uns à avoir voté pour Lévesque aux dernières élections.

[22]

CHRISTINE — O.K., les p'tits coqs ! Arrêtez ça tout de suite. Ce n'est pas maintenant qu'on va régler cette question mais plutôt au prochain référendum.

M. DIOGÈNE —Je pense, au contraire, que votre débat pourrait alimenter une très bonne pièce de théâtre où s'affronteraient, par exemple, un matérialiste, comme Marx, et un rationaliste, comme Descartes.

PHIL — C'est vrai, monsieur ? On va monter une pièce ? Ce n'est pas une farce que vous nous avez faite ?

M. DIOGÈNE — Non, ce n'est pas une farce ! Au contraire, c'est très sérieux.

PHIL — Mais ça n'a rien à voir avec la philosophie ! C'est dans nos cours de français qu'on fait du théâtre. La philo est là pour nous apprendre à raisonner correctement, un point c'est tout.

SOPHIE — Imaginer, c'est aussi penser, mon beau noir. Rêver, c'est aussi penser. Je ne suis pas d'accord avec le philosophe Descartes. Quelqu'un qui ne fait que raisonner, il lui manque un bardeau, c'est certain.

PHIL — Mais je ne suis pas un artiste comme toi, Sophie. Je ne suis pas capable d'inventer des histoires. Je peux réfléchir logiquement, je peux résumer ce que les autres disent, je peux même les critiquer... mais inventer des histoires de philosophes, ça, ce n'est pas mon rayon.

SOPHIE — Voyons, Phil ! Je t'ai rarement vu agressif comme ça. Ce n'est pourtant pas si difficile d'écrire des histoires. Il suffit de regarder ce qui se passe autour de soi, d'écouter les autres, de s'écouter penser, puis d'écrire. C'est simple, non ?

PHIL — Parle pour toi. Tu écris toujours tout dans ton journal intime. Moi, je ne suis pas porté vers ça.

M. DIOGÈNE — Vous travaillerez en équipe. Phil, si tu ne peux absolument pas écrire, ceux de ton équipe t'aideront.

[23]

DÉDÉ — Oh ! oui, Phil ! Je serai dans ton équipe. On écrira ensemble une belle histoire d'amour.

PHIL — Laisse faire, Dédé, c'est pas drôle pantoute.

M. DIOGÈNE — Si vous ne pouvez pas écrire une œuvre originale, vous n'avez qu'à en adapter une — le *Discours de la méthode,* par exemple.

ÉRIC — Vous voulez dire qu'on peut prendre un vieux texte et le refaire comme on veut ?

M. DIOGÈNE — Oui, Éric, vous pouvez l'interpréter à votre façon.

SOPHIE — Est-ce qu'on peut en inventer un ?

M. DIOGÈNE — Oui, mais à la condition d'utiliser les idées d'un philosophe en particulier.

PHIL — C'est vraiment trop difficile. Je n'ai jamais écrit de pièces de théâtre, moi.

M. DIOGÈNE — Je vais vous fournir des modèles et vous pourrez vous en servir comme vous voudrez, d'accord ? Prenez le reste de la période pour choisir vos coéquipiers.

*Il y a un grand brouhaha dans la classe. Chacun se cherche une équipe.*

PHIL — *(Se tournant vers Sophie.)* C'est avec toi seule que je veux écrire mon histoire.

SOPHIE — Notre histoire, Phil ! Notre histoire !

PHIL — Bien sûr, notre histoire. Et si on la commençait dans notre petit camp sur l'île de la Paix, en fin de semaine ?

DÉDÉ — Et moi ? Vous ne m'invitez pas, les tourtereaux ?

PHIL — Toi, tu liras notre histoire en même temps que les autres.

[24]

DÉDÉ — Ça va, ça va, j'ai compris. Je vais me joindre à l'équipe de Christine, d'abord.

*Sophie et Phil s'embrassent pendant que Dédé va retrouver sa sœur.*

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

*Sophie et Phil marchent en silence le long de la berge de l'île de la Paix.*

SOPHIE — *(Se parlant dans sa tête.)* Comment vais-je lui annoncer ma décision ? Que va-t-il dire ? Je ne lui dirai rien maintenant. Et puis non ! Je vais lui parler. Il est tellement distrait, même si je gardais l'enfant, au bout de neuf mois, il ne verrait même pas que mon ventre a grossi.

PHIL — *(S'adressant à Sophie.)* Ce n'est pas tout le monde qui peut créer quelque chose à partir de rien.

SOPHIE — On ne part pas de rien, Phil, mais de soi-même, de notre propre expérience. C'est simple.

PHIL — Que veux-tu que je dise à propos de ma propre expérience ? Il ne m'arrive jamais rien d'extraordinaire.

SOPHIE — Merci bien ! Et moi alors ? Je ne suis rien dans ta vie ?

PHIL —Je t'aime, Sophie, tu le sais bien. Mais il y a des millions d'amants dans le monde. S'aimer n'a rien de très original.

SOPHIE — Est-ce que tu m'aimes comme tous les autres s'aiment, ou m'aimes-tu différemment ?

PHIL — Je ne sais pas comment les autres s'aiment. Je sais simplement que je t'aime.

SOPHIE — Alors dis-moi comment, toi, tu m'aimes.

*Arrêté dans sa marche, Phil reste silencieux un moment. Il tourne le dos à Sophie, regarde l'eau et frappe du pied sur les cailloux de la berge.*

[25]

PHIL — Ce n'est pas facile à dire, mais quand j'y pense, ça ressemble à un film d'amour quétaine.

*Sophie l'enlace doucement par derrière.*

SOPHIE — *(Lui soufflant à l'oreille.)* Dis-le quand même, on verra bien si c'est quétaine.

PHIL — J'aime tes yeux verts et tes cheveux blonds. J'aime faire l'amour avec toi, tu le sais bien. Quand tu n'es plus là je m'ennuie à mourir, je ne sais plus quoi faire, tout devient plate ; même Dédé n'arrive pas à me faire rire. Quand tu es là, je trouve tout intéressant, même la pluie durant la nuit. Tu vois, ça n'a rien de très original.

SOPHIE — En tout cas, ça fait plaisir à entendre. Surtout ces temps-ci.

PHIL — Qu'est-ce que tu veux dire ?

SOPHIE — Ce n'est pas facile à expliquer, Phil. J'ai pourtant essayé bien souvent de te le faire comprendre.

PHIL — *(La voix tremblante.)* Tu veux dire que tu te demandes si toi tu m'aimes ? C'est ça ?

SOPHIE — Mais non ! Tu sais bien que je t'aime, mon beau noir lunatique !

PHIL — Tu me trouves tannant avec mes questions ?

SOPHIE — Des fois, oui, mais surtout avec ton acharnement à tout raisonner.

PHIL — Je croyais que tu étais raisonnable toi aussi.

SOPHIE — Justement ! On n'a pas toujours été raisonnable tous les deux.

[26]

*Sophie ne dit plus rien. Après un long silence, elle se met à chanter :*

*« Non, non, tu n'as pas de nom*

*Tu n'as pas d'existence*

*Tu n'es que ce que j'en pense,*

*Non, non, tu n'as pas de nom... »*

*Elle ne s'arrête qu'à la fin du dernier couplet. Suit un très long silence.*

PHIL — C'est très beau ! Qui est l'auteur ?

SOPHIE — Anne Sylvestre. C'est à propos de l'avortement... Je t'en prie Phil, ouvre-toi les yeux à la fin. On a fait l'amour ensemble de façon bien agréable et bien romantique, je dois l'admettre, mais on n'a utilisé aucun moyen de contraception. Je suis enceinte de toi, Phil... Mais je ne peux pas garder cet enfant.

*Sophie pleure doucement. Phil ne dit rien pendant un long moment.*

PHIL — *(À voix basse.)* Pourquoi tu ne m'en as pas parlé avant ?

SOPHIE — Je voulais toujours t'en parler, mais à chaque fois tu changeais de sujet pour parler des règles de la pensée. Tu ne t'es même pas soucié de l'arrêt de mes propres règles. C'est là que je me suis rendue compte que tu ne portais aucune attention à ce qui se passait en moi. J'ai bien senti que tu n'étais pas prêt à être père. Alors j'en ai parlé à Éricka et à Éric qui, eux, se sont comportés comme de vrais amis. Ils m'ont conseillée de me faire avorter. J'ai un rendez-vous au CLSC la semaine prochaine.

PHIL — Je n'ai rien à dire, alors ? Tout est fini entre nous, c'est ça ? Vas-t-en, d'abord. Vas-t-en ! Laisse-moi, Sophie. Laisse-moi !

*Long silence. Sophie marche seule. Puis elle entre dans le camp. Phil vient la rejoindre beaucoup plus tard. Ils prennent l'autobus ensemble, toujours en silence. Ils s'assoient côte-à-côte sur une banquette à l'arrière. Sophie appuie sa tête sur l'épaule de Phil. Ils sont longtemps sans dire un mot.*

[27]

SOPHIE — *(Tout bas, comme pour elle-même.)* Je t'aime Phil ! Je t'en prie, ne me laisse pas tomber, j'ai trop besoin de toi.

PHIL — Bien sûr que je ne te laisserai pas seule, je t'aime trop pour ça. Et puis, si on a fait l'amour ensemble, on doit en assumer les conséquences ensemble, non ? Comment as-tu pu croire que je te laisserais tomber ?

SOPHIE — Nous vois-tu, toi et moi, s'occuper d'un petit enfant et aller au cégep ? Où prendrions-nous le temps, l'argent et l'énergie qu'il faut pour bien l'élever ?

PHIL — Je ne sais pas, Sophie, mais il faut réfléchir à toutes les conséquences avant de prendre une décision aussi importante.

SOPHIE — Et qu'est-ce que tu penses que je fais, depuis que je sais que je suis enceinte ? Tu ne peux pas savoir toutes les questions que je me suis posées : est-ce que j'ai le droit de me faire avorter ? Est-ce que je vais commettre un meurtre ? Quelles sont les solutions de rechange ?

PHIL — Tu parles encore comme si ta décision était prise, mais as-tu pensé qu'on pourrait peut-être le garder cet enfant ? On n'en a pas les moyens en ce moment, mais peut-être que nos parents pourraient nous aider. Il me semble, en tout cas, que mon père, lui, nous aiderait.

SOPHIE — Ton père, peut-être. C'est un bon bonhomme... Mais il ne faut pas compter sur ma mère. Depuis la mort de mon père, il y a deux ans, elle ne pense plus qu'à aller le rejoindre.

PHIL — Je ne sais même pas si l'avortement est encore permis au Canada. Il me semble que la loi a été modifiée dernièrement. Es-tu au courant ?

SOPHIE — D'après Éric, au Québec, on peut toujours se faire avorter dans un hôpital, un CLSC ou dans une clinique privée. Mais ça peut changer bientôt. De toute façon, que ce soit légal ou pas, il y aura toujours des femmes comme moi, aux prises avec une grossesse non voulue, qui prendront les moyens qu'il faut pour l'interrompre, peu importe l'endroit où elles trouveront ces moyens.

[28]

Tu comprends, c'est nous, les femmes, qui devons assumer en premier la responsabilité d'avoir ou non l'enfant à naître. Personne ne va le faire à notre place.

PHIL — Sophie, je ne voudrais pas te choquer, mais si l'enfant bouge dans ton ventre, comment peux-tu être sûre que ce n'est pas un être humain ?

SOPHIE — Il ne bouge pas encore, rassure-toi, j'en suis seulement à la huitième semaine. Je peux me faire avorter jusqu'à la douzième semaine, je crois. Mais il faut quand même que je me décide vite.

PHIL — Plusieurs disent que c'est un être humain dès le moment où il est conçu, même si on ne le sent pas encore bouger.

SOPHIE — Qui sommes-nous pour décider à quel moment un amas de cellules devient un être vivant, puis un être humain ? Ça me paraît impossible de fixer un moment précis. Tout ce que je sais, c'est que tant qu'il est dans mon ventre, il vit par ma vie à moi, c'est moi qui dois décider pour lui. Qu'est-ce qu'il disait, donc, ton Descartes ? Si je pense, alors j'existe... Bien, tu vois, l'embryon ne pense pas encore, mais moi oui. Lorsqu'il lâchera son premier cri à l'air libre, ce sera différent, mais pour le moment c'est moi qui décide. Tu comprends ?

*Phil ne peut retenir un mouvement d'humeur.*

PHIL — Alors ta décision est prise et je n'ai plus rien à dire, c'est ça ?

SOPHIE — Je t'ai demandé de m'aider, pas de me culpabiliser. J'aimerais que tu sois avec moi au CLSC. Mais si tu penses ne pas être capable de me tenir la main pendant l'opération, il vaut mieux me le dire tout de suite. Je t'en prie, Phil, sois raisonnable. Il n'y a pas d'autres solutions.

PHIL — As-tu pensé à l'adoption ? C'est une solution, ça aussi. Non ?

[29]

SOPHIE — Ça me briserait le cœur de penser que mon enfant vit ailleurs sans savoir ce qui lui arrive. Je ne pourrais pas vivre avec l'idée que j'ai abandonné mon enfant.

PHIL — Mais peut-être qu'une famille d'accueil pourrait le prendre jusqu'à ce qu'on soit capable de s'en occuper. Je pourrais le prendre chez moi, je t'ai dit que mon père nous aiderait.

SOPHIE — Arthur est un sacré bon gars. Je sais bien qu'il ferait son possible pour nous aider, mais il est aussi mal pris que nous : à moitié sur le chômage, à moitié sur l'aide sociale. De toute façon, la garde de cet enfant, c'est notre responsabilité, pas la sienne. Tu ne voudrais pas tout lui mettre sur le dos, quand même ?

PHIL — On irait vivre en logement, aussitôt qu'on le pourrait.

SOPHIE — La question n'est pas seulement économique, Phil. Penses-tu qu'on s'aimera assez longtemps pour élever un enfant ensemble ? Es-tu prêt à devenir père ? Je t'en prie, penses-y comme il faut avant de répondre.

*Phil voudrait répondre tout de suite mais Sophie l'en empêche en l'embrassant. Après un long baiser, puis un long silence, Phil regarde par la fenêtre.*

PHIL — *(S'exclamant.)* Regarde ! C'est la première neige, la vitre est toute givrée ! Tiens ! ça me rappelle le poème de Nelligan qu'on a appris dans le cours de français, la semaine dernière. Qu'est-ce que c'était, donc ? Ah ! oui, ça me revient :

« *Ah ! comme la neige a neigé !*

*Ma vitre est un jardin de givre.*

*Ah ! comme la neige a neigé !*

*Qu'est-ce que le spasme de vivre*

*À la douleur que j'ai, que j'ai. »*

SOPHIE — Tu vois, tu n'es pas si pied ! Tu l'as récité avec beaucoup de cœur, ce poème. Et la fameuse pièce de théâtre ! Si tu ne peux pas l'écrire, peut-être que tu peux la jouer ?

[30]

PHIL — Tiens, c'est pourtant vrai, j'avais complètement oublié ça ! Tu sais, notre histoire, ça pourrait être ce que nous vivons maintenant. Après tout, on doit décider pour nous-mêmes ce qu'est un être humain.

SOPHIE — Bonne idée, mon commandant ! Justement, j'ai commencé à l'écrire dans mon journal. Veux-tu que je t'en lise un petit bout ?

PHIL — Bien sûr, ma commandante, je vous écoute.

*Sophie sort son journal de son sac.*

SOPHIE — *(Lisant lentement.) "Qui* suis-je ? Vous vous le demandez sûrement. Je n'ai pas de nom. Je ne suis que ce que vous pensez que je suis. Et peut-être ne suis-je que cela : une toute petite pensée ; une pensée qui pense tout le temps ; une pensée qui rit, qui pleure, qui parle... »

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[31]

**Phil et Sophie ou De l’être humain.**

Chapitre III

LE PREMIER  
COMPTE RENDU DE PHIL

ROUSSEAU

[Retour à la table des matières](#tdm)

*Sophie a terminé la lecture de son journal à voix haute.*

PHIL — C'est très bon ! Ce n'est pas moi qui serais capable d'écrire ça.

SOPHIE — Tu ne peux pas le savoir, tu n'as jamais essayé.

PHIL — Si je n'ai jamais essayé, c'est justement parce que j'en suis incapable.

SOPHIE — Écoute, Phil, mon père me disait tout le temps : « pas capable, il est mort ». Alors, essaie ! Tu vas voir que ce n'est pas si difficile.

PHIL — Mais de quoi veux-tu que je parle ? Je n'ai rien à dire, moi.

SOPHIE — Eh bien, écris ce que les autres disent, d'abord. Peut-être que ça te donnera des idées.

PHIL — Tiens, c'est une bonne idée ça... D'ailleurs j'ai rendez-vous avec la gang, ce soir, au Souterrain. Je vais te faire le compte rendu par écrit de notre rencontre. Peut-être qu'on pourra entrer ça dans notre histoire...

SOPHIE — Et moi ? Je ne suis pas invitée à votre rencontre ?

*Phil ne peut cacher son malaise.*

[32]

PHIL — Eh bien, heu... j'ai pensé que tu n'aimerais pas ça. On va être entre gars, on va se dire des niaiseries en masse... Et dans ton état, il vaudrait mieux te coucher de bonne heure.

SOPHIE — OK, OK, j'ai compris ! Tu n'as pas envie de me voir à cet endroit-là. C'est correct. De mon côté, je ne t'inviterai plus à aucun party de filles !

*Phil se rapproche de Sophie et la serre fort dans ses bras.*

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

*Le dimanche suivant, après le souper, Phil remet fièrement son compte rendu à Sophie. Elle le lit à voix haute.*

SOPHIE — Mon premier compte rendu remis à ma blonde Sophie On s'était donné rendez-vous vendredi soir au Souterrain. En plus de moi, il y avait Dédé, Marc et Éric. Voici ce qu'on s'est dit. Je te jure que je ne t'ai rien caché.

MOI — C'est toi, Éric, qui as dit à Sophie d'aller se faire avorter ? Pourquoi tu te mêles de mes affaires ?

ÉRIC — D'abord, ce ne sont pas tes affaires, mais celles de Sophie. J'ai simplement donné mon avis sur la situation. Je ne lui ai pas dit quoi faire, c'est elle qui va décider. Toi aussi, d'ailleurs, tu devrais respecter son choix, sans la faire pleurer.

MOI — C'est facile à dire, ça. On voit bien que ce n'est pas toi le père. Ce n'est pas ton enfant que tu risques de perdre.

DÉDÉ — Je ne te comprends pas, Phil. D'habitude, ce sont les filles qui veulent garder l'enfant et les gars qui veulent qu'elles se fassent avorter. Pourquoi voudrais-tu t'encombrer d'un bébé à dix-huit ans ? Tu sais bien que tu es trop jeune pour être père.

SOPHIE — *{Lisant toujours le compte rendu de Phil.)* Je lui ai répondu la même chose que je t'avais dit, tu te rappelles ?

[33]

MOI — Je ne sais pas, Dédé. Peut-être que c'est parce que ma mère m'a abandonné quand j'avais dix ans. Je ne voudrais pas que ça arrive à mon enfant.

DÉDÉ — Mais mon pauvre gars, ton enfant, pour le moment, ce n'est rien ! Ou presque rien : c'est gros comme un kyste ! En plus de ça, c'est un parasite : il vit au détriment de la mère, il se nourrit de sa chair et de son sang et risque de la faire mourir.

MARC — Tu ne trouves pas que tu en mets un peu trop, Dédé ? C'est quand même un enfant de Dieu...

DÉDÉ — Je regrette, Marc, mais la naissance d'un être vivant, c'est un phénomène physiologique qui n'a rien à voir avec l'opération du Saint-Esprit.

MARC — Tu devrais au moins admettre que c'est étonnant, une vie qui prend forme.

DÉDÉ — La vie est étonnante ! La nature est étonnante ! Tout m'étonne. Mais en même temps, je me pose quelques petites questions.

MOI — Ah oui ? Quelles sortes de questions ?

SOPHIE — *(Poursuivant sa lecture.)* Là, je voulais le faire parler pour savoir où il voulait en venir exactement. On ne sait jamais, avec Dédé...

DÉDÉ — Pas tes questions de logique, mon vieux, des questions autrement plus importantes : sur nos origines, sur ce qu'on fait ici, sur ce que je suis, moi, dans ce monde de fous. Ça ne vous arrive pas, vous autres, de vous poser ce genre de questions ?

ÉRIC — Ouais, ça m'arrive, mais je n'ose pas trop y penser parce que ça ne mène à rien.

MARC — Vous ne croyez pas que si la vie est si étonnante, c'est que quelqu'un — de plus étonnant encore — nous a tous créés ?

ÉRIC — Quand j'étais petit, je croyais moi aussi que le bon Dieu nous avait créés, mais plus maintenant ; tout ça ressemble trop à de [34] la superstition. La science nous apprend aujourd'hui que nous sommes le produit de l'évolution de la matière, pas le produit de la volonté divine.

MARC — L'un n'empêche pas l'autre. On peut être le produit de l'évolution et avoir quand même été créé par Dieu. Dieu aurait tout simplement créé l'évolution.

MOI — Et lui, qui est-ce qui l'a créé ? Est-ce l'évolution aussi ?

DÉDÉ — Et l'évolution, qui est-ce qui l'a produite ? C'est ridicule. On tourne en rond. Vous ne vous rappelez donc pas qu'on a déjà discuté de ça ici même ? Il faut admettre qu'on ne connaît ni l'origine, ni la fin des choses. Tout est possible. Au fond, c'est ça qui m'étonne : on ne sait rien sur ce qui compte le plus.

MOI — Tu me rappelles Socrate, tiens, le philosophe qu'on a étudié à la première session. Il disait, si je me souviens bien, que la base de la sagesse est d'admettre que nous ne savons rien. Tu dois être un sage, Dédé.

ÉRIC — Vous autres et puis vos philosophes ! Vous n'avez pas remarqué qu'ils prétendent tous ne rien savoir et tout comprendre ? Moi, je vous le dis : ils ne savent rien, ne comprennent rien et ne sont là que pour nous mélanger davantage.

MOI — Tu ne charries pas un peu trop, là ? Il y a eu des philosophes très importants dans l'histoire. Sans eux, on ne vivrait pas dans un monde aussi évolué.

ÉRIC — Alors nommes-en donc un seul qui a été aussi utile que tu le prétends ?

MOI — Eh bien, heu... Je n'en connais pas encore beaucoup, mais Diogène, lui, les connaît tous et nous explique comment leurs idées ont permis de changer le monde.

MARC — Moi, celui qui m'a le plus impressionné jusqu'à maintenant, c'est Jean-Jacques Rousseau. Lui s'est battu pour ses idées ; il ne les a pas seulement écrites.

[35]

ÉRIC — Ah oui ? Et qu'est-ce qu'il a fait de si important, ton Jean-Jacques ?

MARC — Il a écrit que, contrairement à ce qu'a dit Descartes, c'est la liberté qui est le fondement de la nature humaine.

MOI — Ça, c'est toi qui viens juste de l'inventer.

MARC — Non, non. C'est lui qui l'a dit, ou plutôt qui l'a écrit dans un livre intitulé *Emile.*

MOI — *Emile ?* Drôle de titre pour un livre de philosophie.

DÉDÉ — C'est un livre qui parle de l'éducation des garçons.

MOI — Est-ce que par hasard il dit à quel moment un foetus devient un être humain ?

DÉDÉ — Pour lui, devenir un être humain, c'est retrouver sa nature profonde et non devenir un esclave de la société.

MOI — Mais il ne précise pas à quelle étape de la grossesse un embryon devient un bébé ?

DÉDÉ — Je pense que l'essentiel n'est pas là ; il n'y a qu'une différence de degrés entre le moment de la conception et le moment de l'accouchement. Non, pour Rousseau, c'est la façon dont on éduque un enfant qui est essentielle. Il dit qu'il faut choisir entre faire un homme et faire un citoyen, car on ne peut pas faire l'un et l'autre.

MOI — Je ne vois pas où tu veux en venir. Explique-toi mieux que ça.

MARC — Pour Rousseau, un être humain est d'abord un être naturel. La société dénature l'homme en lui imposant des lois.

MOI — Quel est le rapport avec mon problème ?

MARC — Il y a un rapport direct. Il faut laisser faire la nature, ne pas intervenir dans son développement. Ou alors, si on intervient, [36] il faut que ce soit pour encourager le mouvement naturel et non le décourager.

MOI — Il faudrait donc laisser aller la grossesse de Sophie, ne pas intervenir par un avortement qui viendrait mettre un terme au mouvement naturel ?

DÉDÉ — Du point de vue de l'embryon, ce serait exact, mais du point de vue de Sophie, ce n'est pas la même chose.

MOI — Que veux-tu dire ?

DÉDÉ — Si j'ai bien compris Rousseau, l'humain serait d'abord un être libre, contrairement aux choses naturelles, qui, elles, obéissent totalement aux lois de la nature. Ces lois, l'humain les connaît et il les subit aussi, mais il peut choisir de s'en écarter parce qu'il est d'abord un être libre.

MARC — Mais on ne peut pas choisir de faire le mal !

ÉRIC — On ne choisit jamais le mal pour le mal, mais toujours ce qui nous semble le mieux pour nous.

MOI — Je comprends ce que tu veux dire, Éric. Sophie va faire le meilleur choix pour elle, pas pour nous autres.

ÉRIC — C'est en plein ça. Et tout ce que tu peux faire, c'est l'aider à faire ce meilleur choix.

MOI — Ça va, j'ai compris, n'insiste pas...

SOPHIE — *(Finissant sa lecture.)* Après cette discussion, on est tombé dans la bière, on a parlé de politique, de voitures, de hockey, et puis on est rentré aux petites heures du matin, heureux et soûls comme des bottines. On a eu du fun, c'était une vraie belle soirée.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[37]

*Sophie a terminé sa lecture mais ne dit rien.*

PHIL — *(Secouant le bras de Sophie.)* Alors, qu'est-ce que tu en penses ? C'est bon, hein ?

SOPHIE — Les idées sont bonnes, je ne peux pas être en désaccord avec ce que vous vous êtes dit, mais il manque une partie, non ?

*Phil rougit.*

PHIL — *(Hésitant.)* Eh bien, heu... effectivement, je ne me souviens pas trop de la suite. Mais je me suis dit que, pour notre histoire, on pourrait l'inventer, cette suite...

SOPHIE — *(Sur un ton faussement outré.)* Comment veux-tu que je complète ton compte rendu ? Je n'étais pas là ! Vous ne m'aviez pas invitée ! C'est peut-être à cause de ça que la soirée a été si belle... Sinon pourquoi est-ce que c'était si agréable, hein ? Vous avez rencontré d'autres filles, mais tu ne veux pas m'en parler, c'est ça ? Avoue !

*Sophie fait un revolver avec ses doigts et le pointe vers Phil qui se prête au jeu en levant les mains en l'air.*

PHIL — *(D'une voix tremblante.)* Non, non, je te jure, on était rien que des gars. Rien que des gars soûls qui avaient du fun ensemble.

SOPHIE — *(Reprenant son sérieux.)* Mais c'est justement ça qui m'intrigue : qu'est-ce que les gars se disent quand leur blonde n'est pas là ? Pourquoi vous faites-vous autant de fun ?

PHIL — Ah ! si je te le disais, tu trouverais ça niaiseux !

SOPHIE — Non ! Je te promets de ne pas rire. Raconte-moi ! Il y a longtemps que je veux comprendre ce que c'est une gang de gars.

PHIL — C'est difficile à dire. Il faut se replacer dans la situation. Je me souviens juste de la fin. On est sorti du Souterrain aux premières lueurs du jour. On marchait dans la rue en se tenant bras-dessus, bras-dessous. On avait encore nos grosses bouteilles à [38] la main et on chantait une chanson de Plume, je ne me souviens plus laquelle. Et puis j'ai constaté à quel point tout était beau : le ciel était magnifique, l'air était bon et frais, j'avais de vrais amis... Tout était parfait, tu comprends ? Il n'y avait rien qui accrochait. C'est à ce moment-là que je me suis senti complètement heureux, heureux comme je l'ai rarement été ! Heu... à part quand je suis avec toi, bien entendu.

SOPHIE — Phil, tu devrais ajouter ce que tu viens de dire à ton compte rendu. Je ne pourrais pas l'écrire aussi bien que toi.

PHIL — Tu te moques de moi.

SOPHIE — Mais non, je ne me moque pas de toi. Je suis très sérieuse. Tu décris tes sentiments d'une manière simple et franche ; c'est tout ce qu'il faut pour émouvoir son public.

PHIL — Justement. Avec toi, c'est facile. Mais raconter mes états d'âme devant toute une classe, ça, je n'en suis pas capable.

SOPHIE — Voilà que tu me ramènes tes complexes. Tu n'es pas obligé de dire que ce sont tes états d'âme. Tu peux dire que ce sont ceux d'un autre. Tu peux inventer des personnages ; tu peux même inventer des sentiments et des idées que tu n'avais pas à ce moment-là. Tu sais, dans l'imaginaire, tout est permis, l'important, c'est que les idées se tiennent ensemble.

PHIL — Quand je suis avec toi, les mots surgissent immédiatement dans ma tête. C'est quand je suis seul devant mon ordinateur que je bloque. Les mots ne viennent plus. Ce petit compte rendu, ça m'a pris deux soirs pour l'écrire.

SOPHIE — Tu n'as qu'à faire comme si tu me parlais.

PHIL — C'est drôle ! C'est justement comme ça que j'ai réussi à démarrer. Je me suis dit : je vais parler à Sophie comme je le fais d'habitude. Et ça a marché.

SOPHIE — Tu vois, on vient de régler ton problème. Il ne reste plus qu'à régler le mien.

[39]

PHIL — Tu sais, ça aussi j'y ai pensé pas mal fort. Ce n'est pas dans le compte rendu, mais je t'ai quand même écrit un petit mot à part, juste pour toi.

SOPHIE — Une lettre ! En plus d'un compte rendu ! Wow ! Phil, c'est presque incroyable ! Merci, mon bel amour.

*Elle embrasse Phil sur la joue. Elle prend la lettre et la déplie pour la lire puis se ravise.*

SOPHIE — Non ! Je ne la lirai pas tout de suite, si ça ne te dérange pas. J'aime mieux attendre d'être seule, comme ça je pourrai mieux savourer chacun de tes mots.

PHIL — Oui, c'est mieux comme ça. Ça me gênerait si tu la lisais devant moi. De toute façon, il faut que je me sauve, mon patron m'attend au dépanneur.

*Ils s'embrassent longuement. Puis Phil se change de vêtements et part en courant. Évidemment, il est arrivé en retard au travail et son patron n'a pas été très content. Mais ça ne lui fait rien ; il a toute la nuit pour rêver à Sophie et repasser dans sa tête la lettre qu 'il a mis trois heures à lui écrire et qu'il connaît maintenant par coeur.*

PHIL — « Ma belle Sophie,

J'ai appris beaucoup de choses ce soir. Entre autres, qu'un certain Jean-Jacques Rousseau avait écrit un livre sur l'éducation et qu'il l'avait intitulé *Emile,* du nom de son enfant imaginaire. Il avait aussi inventé un personnage qui s'appelait Sophie. Jean-Jacques Rousseau avait choisi librement de ne pas avoir d'enfants. Dédé m'a dit qu'il en avait eu mais les avait donnés à l'assistance publique. La liberté, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus fort en nous ? N'est-ce pas plus fort que la raison ? Plus fort que l'amour ? Plus fort que tout ? Je ne sais pas. Je ne sais plus. Ce soir, je sais au moins que je t'aime. Et pour cela, je me dois de respecter ta liberté. Et je la respecterai. Je ne voulais pas

[41]

seulement te le dire, je voulais aussi te l'écrire. C'est plus vrai quand c'est écrit, tu ne trouves pas ? Peu importe le choix que tu feras — garder ton enfant ou te faire avorter — je veux que tu saches ce soir que je respecterai ton choix, que je t'aiderai à le réaliser, dans la mesure de mes moyens.

Je t'aime,

Phil »

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[42]

**Phil et Sophie ou De l’être humain.**

Chapitre IV

DE L’AUTRE CÔTÉ  
DU MIROIR

LE MARXISME

[Retour à la table des matières](#tdm)

*Sophie étant trop malade pour se rendre au cours de philosophie, Phil lui en fait le compte rendu suivant :*

PHIL — Mon second compte rendu. Comme tu le sais, mon amour, France, Marc, Éricka et Éric, Les Barbus authentiques comme ils se nomment eux-mêmes, forment la première équipe à présenter sa pièce devant la classe. Mais elle a pris du temps à commencer. On a eu beau frapper les fameux coups sur le plancher pour annoncer le début, personne ne se taisait. Monsieur Diogène est intervenu calmement, comme à l'habitude, mais le silence n'a duré que quelques secondes. C'est seulement quand Éric est apparu devant le rideau, avec son revolver de théâtre à la main, et qu'il a crié à tue-tête...

ÉRIC — Vos gueules, bande de babouins !

PHIL — ...que tout le monde s'est fermé et que Christine a pu enfin ouvrir le rideau séparant la classe en deux. Les tables avaient été entassées à l'arrière et sur les côtés. On avait placé les chaises en rangée comme dans une salle de spectacle. Marc est venu se placer sur la scène. Il a salué lentement l'assistance. Je te dis qu'il était impressionnant. Au début, je ne l'ai même pas reconnu. Il était habillé comme un militaire. Il portait un béret noir avec une étoile dorée sur le devant. Il s'était laissé pousser la barbe pendant toute la semaine, comme tu l'avais remarqué. Il ressemblait vraiment à son personnage : El commandante Ernesto Guevara, le grand héros [41] de la révolution cubaine, qu'on appelle habituellement le Che. Ne me demande pas ce que ça veut dire, je l'ignore. Quand il est apparu, quelqu'un a sifflé dans la salle. Ce devait être Dédé encore ! Marc l'a mitraillé du regard, puis il est allé ouvrir un appareil radio que je n'avais pas encore vu. Au même moment, la scène s'est éclairée. La radio jouait une marche révolutionnaire cubaine, que je ne connaissais pas. Le silence était maintenant complet. Je te le dis : c'était vraiment impressionnant ! Marc s'est assis en face d'une table, de profil par rapport à l'assistance. À côté de la table, il y avait un grand cadre de bois vide, haut comme la porte. J'ai compris par la suite qu'il représentait un miroir. Je t'écris tout ça parce que ça pourrait nous aider dans notre propre mise en scène. En tout cas, cette équipe-là a mis le paquet. C'était vraiment bien fait. Ils vont sûrement recevoir une très bonne note. Le Che (Marc) s'est levé et est allé baisser le volume de la radio, puis il s'est rassis à la table et a commencé à parler tout seul. Éric m'a donné une copie de leur scénario pour toi. Je m'en suis servi pour recopier ici le propos des personnages.

LE CHE — Que faire maintenant ? La révolution a triomphé à Cuba, mais tous mes camarades sont morts ou disparus. Je suis seul...

PHIL — Éricka est alors apparue, de l'autre côté du cadre servant de miroir. Elle nous faisait face, mais elle ne nous regardait pas : son regard portait dans le vide. J'ai compris, après coup, qu'elle jouait le rôle d'une vision du Che. Elle était aussi habillée en militaire, avec un béret comme celui de Marc. Le Che lui a souri tristement.

LE CHE — Lidia ! C'est bien toi ! Te rappelles-tu de San Pablo ? Tu étais la boulangère de ce village. Ton garçon, ton seul enfant, nous avait rejoint dans les montagnes. Et puis, toi aussi, un beau soir d'été, tu t'es jointe à notre troupe de guérilleros. Je t'ai aimée tout de suite. Je ne te l'ai jamais dit, mais je t'ai aimée dès ce moment. Tu es devenue notre messagère. Tu passais régulièrement les lignes ennemies pour nous amener du pain, pour faire passer les nouveaux camarades ou le courrier que nous envoyaient ceux de l'autre bout de l'île. Toi, ça t'amusait — même si, à chaque fois, tu y risquais ta vie.

[42]

PHIL — Les lumières se sont subitement éteintes, sauf celle du miroir. On aurait dit un écran géant de télévision. Je crois bien qu'ils ont emprunté une lampe spot au service de production du cégep pour obtenir cet effet-là. Deux autres personnages sont venus se placer derrière Lidia (Éricka). C'était Éric et France, habillés eux aussi en militaire. (Je me demande où ils ont pris ces costumes-là.) Pendant ce temps-là, le Che a continué de parler tout seul, ou plutôt au miroir.

LE CHE — Oui, oui, je me souviens ! Vous étiez tous en poste à la caverne entre Yao et Bayamo. C'était toi, Lidia, qui commandais ce poste. Tu étais devenue la première femme commandante de l'armée révolutionnaire. La caverne était un poste stratégique très dangereux, mais tu as mené tes hommes en vraie héroïne.

PHIL — À côté de Lidia, il n'y avait maintenant qu'un seul soldat, c'était Marc. Lidia pleurait silencieusement.

LE CHE — Ne pleure pas Lidia. Je me souviens très bien de lui : il s'appelait Guillermo Geilin, mais on l'appelait tous affectueusement Mémo. Il était jeune, mais très bon combattant. Il a fallu que l'ennemi l'attaque par derrière pour l'avoir. Toi, tu avais vu l'ennemi venir de loin. Ils étaient cent et vous n'étiez que quatre. Tu as sorti ton revolver pour avertir Mémo, mais Camilo a retenu ton geste : si tu avais tiré, l'ennemi aurait su que Mémo n'était pas seul, vous auriez tous été tués. Alors tu as tout vu sans pouvoir faire quoi que ce soit. Tu as vu les soldats ennemis encercler silencieusement Mémo. Quand lui s'en est aperçu, il était trop tard, ils fondaient sur lui. Il s'est défendu courageusement. Il a été blessé par deux fois puis, quand il a compris que tout était perdu pour lui, il a préféré se suicider plutôt que de tomber entre leurs mains. C'est toi qui m'as tout raconté le jour suivant. Tu étais furieuse contre Camilo. Dès que tu m'as vu arriver, tu m'as crié ton désespoir :

LIDIA — Pourquoi le camarade Cienfuegos m'a-t-il empêchée de tirer ? Pourquoi ? Moi, ils m'auraient tuée, mais Mémo aurait eu la vie sauve. Je suis une vieille femme ; lui n'avait pas encore vingt ans.

LE CHE — J'ai compris alors qu'à tes yeux, la vie de tes camarades avait plus de prix que la tienne. Et pour cela je t'ai aimée encore davantage.

[43]

PHIL — Une autre femme s'est alors présentée de l'autre côté du miroir : c'était France, que le Che a appelée Clodomira.

LE CHE — Clodomira ! Toi ici ! Tu étais l'amie inséparable de Lidia. Avec elle, tu as traversé tous les dangers. Je me souviens de cette fois où, pour me faire plaisir, vous vouliez ramener un chiot au camp. Vous deviez traverser les lignes ennemies avec lui, bien ficelé et muselé, caché dans un panier, déguisé en miche de pain. Un seul de ses jappements vous aurait dénoncées à l'ennemi, mais vous vous en fichiez éperdument.

PHIL — Clodomira et Lidia se sont effondrées sur le sol, ensemble. Le Che s'est alors effondré lui aussi sur la table, la tête perdue dans ses bras repliés. Quand il s'est relevé, son visage était sombre et, d'une voix basse et tremblante, il hurla :

LE CHE — Je t'aimais Lidia ! Je t'aimais plus que tout ; plus que ma vie, plus que la cause, plus que la Révolution même. Clodomira et toi vous êtes faites prendre par l'ennemi. Mais pas à cause du chien, à cause d'un camarade débile, que je ne veux pas nommer de peur qu'il apparaisse dans ce miroir à côté de vous deux. Il n'en est pas digne. L'armée de Batista vous a localisées par sa faute, vous et votre petite troupe. Plusieurs de vos camarades sont morts au combat, mais vous deux n'étiez que blessées.

PHIL — La musique de fond s'est changée en bruits de guerre : sifflements de balles, mitrailles, canonnades, explosions, bruits de bottes marchant au pas. Je crois qu'ils ont un disque avec ce genre de bruits à l'audiovisuel. La lumière du miroir est devenue rouge et noire, comme un feu dans la nuit. Le Che parla plus fort pour enterrer les bruits de fond.

LE CHE — Votre embuscade n'était qu'un petit incident dans cette guerre qui s'était étendue à toute l'île. Ma propre compagnie s'est déplacée de la Sierra Maestra jusqu'à Santa Clara, au beau milieu de l'île. Notre mission était de couper l'île en deux pour bloquer les communications ennemies. Ce fut une marche longue et difficile. Nous traversions des terres marécageuses, sans souliers, sans rien à manger, avec de l'eau polluée pour seul breuvage. Les avions de Batista nous bombardaient constamment. Mais moi, je te [44] cherchais dans chaque village où nous passions. Je ne t'ai jamais retrouvée. Ce n'est qu'après la victoire finale que j'ai découvert la vérité. C'est mon bon vieux camarade Camilo Cienfuegos qui me l'a apprise.

PHIL — À ce moment-là, Éric est apparu dans le miroir, mais cette fois-ci il portait une fausse barbe. Il jouait deux rôles. Le Che l'a appelé affectueusement Camilito.

LE CHE — Camilito ! Toi, mon vieux compagnon de toujours, combien de fois m'as-tu sauvé la vie depuis notre départ du Mexique à bord de la Gramma ? À la fin, tu étais sur le front oriental de l'île et moi au centre. Dans cette situation, il nous était impossible de se revoir avant l'assaut final. Et quand je t'ai retrouvé, tu es mort dans mes bras, en me racontant ce qui était arrivé à Lidia et à Clodomira. Elles ont été capturées vivantes, violées puis torturées à mort par Sanchez Mosquera, le commandant le plus sanguinaire, le plus cruel et le plus intelligent de toute l'armée de Batista. Lui savait que j'aimais Lidia. Il espérait que son agonie me soit racontée par un prisonnier fuyard. Il voulait me pousser au désespoir.

PHIL — Le Che s'est tu pendant un long moment. Le silence était lourd. Personne ne parlait dans la salle. Puis le Che a sorti un revolver de son ceinturon. Il a approché le canon de sa tempe droite. Au moment où il allait vraisemblablement appuyer sur la gâchette, Lidia a traversé le miroir et s'est jetée sur l'arme. Un coup de feu est parti mais n'a blessé personne. Tout le monde a sursauté dans la salle. Quelques-uns riaient, d'autres criaient de surprise, puis le calme est revenu. Lidia tenait la main du Che, maintenant désarmée, et lui criait :

LIDIA — Mais non, commandant Che Guevara, tu n'es pas seul !

PHIL — Camilo et Clodomira ont traversé à leur tour le miroir et ont répété, à la suite de Lidia :

TOUS — Non, tu n'es pas seul commandant. La vie continue et la Révolution aussi. Viens avec nous...

PHIL — De l'autre côté du miroir est apparu le cône illuminé de l'Amérique du Sud. En voyant cela, le Che a repris son arme et l'a [45] remise dans son ceinturon. Avec l'aide de ses camarades qui le soutenaient, il a traversé de l'autre côté du miroir. Ils marchaient ensemble vers l'Amérique du Sud en chantant :

« *Debout les damnés de la terre,*

*Debout les forçats de la faim,*

*La raison tonne en son cratère,*

*C'est l'éruption de la fin*

*Du passé faisons table rase*

*Foule esclave debout, debout !*

*Le monde va changer de base*

*Nous n'étions rien, soyons tout.*

*C'est la lutte finale*

*Groupons-nous et demain*

*L'internationale sera le genre humain* »

Après qu'ils soient tous sortis par la porte dissimulée derrière la carte de l'Amérique du Sud, la lumière du miroir s'est éteinte et le rideau s'est abaissé. Ça a pris un certain temps avant que les gens réagissent. Mais quand les acteurs sont revenus saluer la salle, il y a eu des applaudissements, des cris et des sifflets à n'en plus finir. C'était nettement exagéré, mais je crois que tout le monde a été ému par cette pièce. On est ensuite allé à la pause, pendant que l'équipe plaçait les chaises en rond pour la discussion à venir.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

PHIL — Au retour de la pause, c'est M. Diogène qui a animé la discussion. Il s'en est presque excusé.

M. DIOGÈNE — Nous allons, pour la première fois dans ce cours, discuter d'une pièce montée par des étudiants. La discussion d'aujourd'hui, qui vise à nous faire mieux comprendre le marxisme, devait être animée par l'équipe qui nous a offert cette belle représentation. Mais comme ils sont les premiers à passer et qu'ils sont un peu intimidés, les membres m'ont demandé de tenir le rôle d'animateur à leur place. Cependant, je vous le dis tout de suite, c'est la dernière fois que je le fais. Vous verrez que la tâche n'est pas difficile et que la discussion roule toute seule une fois qu'elle est amorcée. [46] Nous allons commencer par demander aux acteurs d'expliquer ce qu'ils ont fait. Éric, à toi la parole.

ÉRIC — Eh bien, heu,., je ne sais pas par où commencer. S'il y a des questions, vous pouvez les poser et nous allons répondre. Notre idée était de présenter le communisme à travers une situation historique. C'est pourquoi nous avons utilisé le personnage du Che. Par contre, l'histoire d'amour entre le Che et Lidia est une invention de notre cru.

ÉRICKA — Mais Lidia a vraiment existé. C'était une héroïne de la Révolution cubaine, comme le Che.

MARC — Voilà. Et ce qui se passe dans le miroir relève des faits historiques tandis que la scène qui se déroule devant le miroir est fictive.

MOI (Phil) — Et ce qui se passe entre les deux côtés du miroir, c'est la réalité ou la fiction ?

ÉRIC —Je m'attendais à ce que tu poses cette question-là, Phil. Le miroir marque le mariage entre la réalité et la fiction. Le Che est vraiment allé faire la guérilla en Amérique du Sud après la Révolution cubaine, mais pas en passant à travers un miroir. C'est une métaphore que nous avons voulu faire.

M. DIOGÈNE — Ce me semble une excellente idée d'unir ainsi l'histoire et la fiction.

MOI (Phil) — Mais est-ce vrai que le Che a tenté de se suicider ?

ÉRIC — Ah non ! Jamais ! La vérité, c'est que le Che est mort en Bolivie, tué par des soldats qui lui avaient tendu une embuscade. Et pour poursuivre l'histoire, je dois ajouter que le Che est aussi allé se battre en Afrique avant d'aller en Bolivie.

PATRICIA — Alors c'est vrai que le Che favorisait une Révolution violente à l'échelle de la planète ? Moi, en tout cas, je ne suis pas d'accord pour qu'on utilise la violence, ici, au Canada, pour changer de gouvernement. La voie démocratique me paraît beaucoup mieux.

[47]

ÉRIC — Mais la voie démocratique n'était pas possible, ni à Cuba, ni en Afrique, ni en Amérique du Sud. Il n'y avait alors que des dictatures, des juntes militaires ou des gouvernements fantoches mis en place par les pays impérialistes.

PATRICIA — Si on utilise la violence pour changer un régime dictatorial, on construit une nouvelle dictature, et de cette façon le peuple n'est jamais libre, autrement dit jamais le pays ne devient une vraie démocratie.

M. DIOGÈNE — Peux-tu nous dire, Patricia, ce que tu entends par démocratie ?

PATRICIA — Notre professeur de sciences politiques nous a dit l'autre jour que c'est le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple.

JULIE — Ça veut dire que c'est le peuple qui est souverain, et non le gouvernement. Le peuple peut changer de gouvernement s'il n'en est pas satisfait.

PATRICIA — C'est ça. Et nous revenons à notre point de départ : le changement doit se faire par des élections libres et non par la violence.

[50]

ÉRICKA — Moi aussi, Patricia, je déteste la violence. Mais qu'est-ce qu'on peut faire quand c'est le gouvernement lui-même qui torture, viole et tue les citoyens ?

MOI (Phil) — Répondre à la violence par la violence, c'est

comme ça que s'instaurent les dictatures, en particulier les

dictatures de parti unique qu'on retrouve dans tous les pays  
communistes.

M. DIOGÈNE — Très bien ! Alors, d'après vous, comment est-ce qu'on peut s'organiser pour faire face à la violence et atteindre la démocratie ?

PATRICIA — On doit utiliser des moyens non violents comme des manifestations, des grèves et des poursuites légales, tant à l'échelle nationale qu'internationale.

[48]

ÉRIC — Tu rêves, Patricia. Si tu crois qu'on peut changer quelque chose par ces moyens-là... Tout ce que ça fait, c'est brasser la cage un peu, mais ça n'ouvre pas la porte de la cage. Des fois je me dis que l'anarchie, ce serait peut-être mieux que le gâchis actuel ; au moins, on n'aurait plus de gouvernement sur le dos.

PATRICIA — Peut-être que je rêve, comme tu dis, mais dans ce cas-là, tu rêves toi aussi en pensant qu'on peut vivre en paix sans gouvernement.

M.DIOGÈNE — Donc nous sommes tous des rêveurs, sauf qu'on ne fait pas le même rêve. Est-ce bien ce que tu veux dire, Patricia ?

PATRICIA — Tiens, c'est vrai ça... Je n'y avais pas pensé avant. Si on veut changer le monde, il faut d'abord rêver au monde dans lequel on voudrait vivre. Si on ne rêve pas, on ne changera rien.

M. DIOGÈNE — Tu rejoins, mais à ta façon, le premier principe du marxisme : tout change.

ÉRIC — Et si tu es d'accord avec ce principe, ça veut dire que tu admets aussi la dialectique historique.

MOI (Phil) — La dialectique historique ! Voyez-vous ça ? Je ne savais pas que le marxisme était devenu un dialecte.

ÉRIC — Pas un dialecte. La di-a-lec-ti-que, la loi de l'unité des contraires.

MOI (Phil) — Ça me semble assez contradictoire de parler de l'unité des contraires. D'habitude, des contraires, ça s'oppose, ça ne s'unit pas.

MARC — Dans ta logique à toi, peut-être, mais pas pour les marxistes. D'après eux, la contradiction, c'est l'essence des choses.

FRANCE — C'est comme lorsqu'on dit que les contraires s'attirent. Pour Marx et Engels, chaque chose est constituée d'éléments qui s'opposent. Prends l'électricité, par exemple : qu'est-ce qui fait qu'il y a du courant ?

[49]

MOI (Phil) — Ben... les fils.

FRANCE — Oui, mais les fils sont doubles ; c'est un positif et un négatif. En unissant ces deux opposés, on obtient de la lumière. Quand un des deux fils lâche, il n'y a plus de courant.

MOI (Phil) — Qu'est-ce que ça change ? Je savais tout ça et je ne suis pas devenu marxiste pour autant. En fait, je ne vois pas le rapport entre l'électricité et le changement.

ÉRIC — Et pourtant c'est simple. Tout change parce que les choses sont liées entre elles. S'il n'y avait pas d'interaction entre les choses, rien ne bougerait ; ce serait comme dans le monde platonicien des idées, celui dont nous parlait M. Diogène au début de l'année. Bref, ce qui compte, ce n'est pas seulement les relations entre les choses, c'est surtout le fait que ces relations provoquent du changement, transforment les choses, comme l'électricité qui produit la lumière.

MOI (Phil) — Un instant ! Logiquement, les mots sont liés entre eux pour former des phrases qui peuvent être vraies ou fausses. Mais dans la réalité, les choses ne forment pas des phrases, il me semble.

FRANCE — Pas des phrases, évidemment, mais des pierres, des plantes, des animaux et même des humains comme toi et moi.

MOI (Phil) — Je ne comprends toujours pas où vous voulez en venir.

ÉRICKA — Phil ! Tu le fais exprès pour ne pas comprendre, ou quoi ? Tu ne te souviens pas de la théorie de l'évolution de Darwin qu'on apprenait en bio ? Toutes les choses évoluent à partir d'éléments simples qui deviennent de plus en plus complexes à mesure que se construisent les différentes formes de vie. C'est un autre principe de la dialectique : le sens du mouvement va du simple vers le complexe.

DÉDÉ — Ah oui, je m'en souviens, maintenant, de ces principes.

MARC — Hein ? L'alter ego qui se réveille ! Où as-tu vu ça, Dédé ?

[50]

DÉDÉ — Le prof de catéchèse, au secondaire, vous ne vous rappelez pas ? C'était un drôle de gars. Il nous parlait toujours de la théologie de la libération. Une fois il a parlé de votre dialectique ; il avait écrit ces principes au tableau :

|  |
| --- |
| 1. Tout change.  2. Tout est en lien.  3. Toute chose se divise en deux opposés.  4. Tout évolue du simple vers le complexe.  5. Tout changement quantitatif provoque un saut qualitatif. |

PRINCIPES DU MATÉRIALISME DIALECTIQUE

MARC — C'est exact. Mais sais-tu au moins ce que c'est, un saut qualitatif ?

DÉDÉ —Je ne suis quand même pas aussi idiot que Phil Lafleur. Le prof nous donnait toujours l'exemple de l'eau qui bout : on peut faire chauffer de l'eau jusqu'à 99° sans que rien ne change. Mais à 100° elle se transforme en vapeur ; c'est là que se produit le saut qualitatif.

FRANCE — C'est en plein ça. Il arrive un moment où l'eau change de nature : elle passe de l'état liquide à l'état gazeux.

MICHEL — Je me suis toujours demandé comment un théologien pouvait être marxiste. Ça me semble assez contradictoire. Vous ne trouvez pas ?

FRANCE — C'est normal. C'est seulement une autre contradiction.

MICHEL — Ouais, mais celle-là, c'en est une super ! Écoutez : selon l'idéologie marxiste, la matière est indépendante de l'esprit, mais c'est à partir d'elle que naît l'esprit. C'est tout le contraire pour la théologie, qui se fonde sur la foi et pour qui le monde spirituel domine le monde matériel. C'est de l'idéalisme pur.

M. DIOGÈNE —Je pense tout de même qu'il est possible de faire des rapprochements entre la religion et le marxisme. Les deux veulent libérer les humains et prônent l'égalité et la justice. De plus, les deux croient en la fin de l'histoire : le théologien la situe le jour du [51] jugement dernier tandis que le marxiste la fait coïncider avec la réalisation du monde communiste, c'est-à-dire l'avènement de la société sans classe — une sorte de paradis terrestre, quoi !

FRANCE — C'est pour ça que parfois des théologiens et des marxistes arrivent à s'entendre, comme Frey Betto et Fidel Castro à Cuba, par exemple. Ils luttent ensemble pour libérer le peuple de l'oppression et de l'exploitation. Ce qui compte le plus pour eux, ce n'est pas la théorie, mais la pratique... pardon, la praxis, comme' dirait Marx.

JULIE — Qu'est-ce que ça veut dire, la praxis ?

[54]

MARC — Je crois que, pour Marx, ça veut dire que l'humain se fait lui-même en transformant la nature par son travail.

M. DIOGÈNE — En anthropologie, on parle de *homofaber,* c'est-à-dire qu'on définit l'être humain d'abord par sa capacité de transformer son monde et de produire.

FRANCE — Oui. Et celui qui maîtrise les moyens de production, celui-là maîtrise aussi le développement social.

M. DIOGÈNE — Ne va pas trop vite, France. Explique-nous donc d'abord ce que Marx entend par moyens de production.

FRANCE — Ce serait plus facile à comprendre avec un exemple. Tiens, prenons la situation de Phil. Phil ne possède ni la bâtisse ni les produits du dépanneur où il travaille. Par contre les propriétaires de la chaîne de dépanneurs possèdent les moyens de produire et de distribuer un bien essentiel à la société — la nourriture. Ils ont une emprise sur ces biens, mais aussi sur ceux qui, comme Phil, travaillent au salaire minimum pour pouvoir acheter la nourriture. Marx, lui, a compris que dans le système capitaliste, il y a une contradiction entre la propriété privée des moyens de production et les rapports sociaux nécessaires pour produire ces biens.

MOI (Phil) — OK, OK! Ça va faire avec ma vie privée. Je vois où vous voulez en venir. Marx prônait la révolution pour que les moyens de production soient enlevés aux capitalistes et donnés aux [52] travailleurs. Mais tout ça, c'était au XIXe siècle. Ça ne peut pas se passer comme ça aujourd'hui.

MARC — Tu es ben naïf de croire ça, mon Phil. Regarde un peu autour de toi : il y a de l'exploitation et de l'oppression partout. Marx disait que l'avènement du socialisme est inévitable, que c'est inscrit dans le processus historique ; le capitalisme est comme l'esclavagisme et le féodalisme : voué aux poubelles de l'histoire.

PATRICIA — C'est plutôt le socialisme qui est en train de s'en aller à la poubelle, vous ne pensez pas ?

ÉRIC — Pas le socialisme, plutôt les régimes pseudo-communistes à la soviétique.

MOI (Phil) — Ne me dis pas que tu crois encore que le socialisme vaincra ?

FRANCE — L'histoire humaine, c'est un peu plus long que les soixante ans qui nous séparent de la Révolution d'octobre. L'esclavagisme et le féodalisme n'ont pas été abolis tout d'un coup, en un seul Grand Soir. Ça a pris des siècles, et même des milliers d'années dans certains pays, pour en venir à bout. On ne peut pas savoir quand ni comment va s'installer pour de bon la société sans classe.

MOI (Phil) — En tout cas, moi, je ne vois pas comment la situation actuelle permet de prédire le renversement du capitalisme et l'avènement du socialisme.

MARC — C'est parce que tu ne vois qu'un aspect de la contradiction : celle entre l'Est et l'Ouest. Mao avait dénoncé depuis longtemps le retour de l'URSS au capitalisme et avait reconnu que, à l'échelle mondiale, la contradiction principale se situait entre les pays riches et les pays pauvres.

MOI (Phil) — Tout le monde connaît ça, les conflits Nord-Sud, on en parle tout le temps à la télé. Mais la Chine actuelle n'est pas plus communiste que la Russie. La révolution culturelle en a fait une dictature pire que celle de l'URSS.

FRANCE — C'est vrai. Mao est mort et la bande des quatre est en prison. La Chine pourra peut-être enfin résoudre ses contradictions [53] internes. Mais revenons chez nous, si vous le voulez, puisqu'ici aussi il y a des contradictions : entre les riches et les pauvres, les hommes et les femmes, les minorités et les majorités, les jeunes et les vieux. Il y a des contradictions partout. Mais Marx a initié une méthode d'analyse qui est valable pour toutes les situations. Dans chacune d'elle, il y a plusieurs contradictions, sauf qu'il y en a une qui est la cause de toutes les autres. En analysant chaque situation concrète, on peut identifier les causes des problèmes et ensuite travailler à les résoudre.

DÉDÉ — Donne-moi un exemple, parce que, là, je ne te suis plus du tout.

MICHEL — C'est simple, pourtant. Regarde-toi dans le miroir, tu vas comprendre tout de suite. Tu es un gosse de riche qui n'a pas besoin de travailler pour payer ses études, papa est là pour ça. Ensuite regarde les autres, comme Phil, qui travaillent le soir, la nuit ou les fins de semaine pour payer leurs livres, leurs affaires personnelles et leurs sorties du samedi soir. Tu trouves ça juste, toi ?

PHIL — Dédé n'a rien répondu. Je crois qu'il est mal à l'aise ; son père est ingénieur, alors que nous sommes, pour la plupart, fils ou filles d'ouvriers, de chômeurs ou d'assistés sociaux. Un silence pesant s'est installé, seul le prof a osé le rompre.

M. DIOGÈNE — Écoutez ! On ne va pas se lancer dans des arguments contre les personnes, nous ne sommes plus à la première session. Vous savez qu'on ne doit pas juger quelqu'un selon ses origines, et pas plus selon son caractère. Marx lui-même a épousé une fille de la noblesse allemande, mais a vécu très pauvrement par la suite et jusqu'à sa mort. Bon, là-dessus, mettons un terme à cette discussion fort intéressante. Si vous voulez remplir vos fiches d'évaluation de la pièce, je vais les ramasser.

PHIL — *(Terminant la lecture de son compte rendu.)* Voilà, Sophie, c'est tout. Tu as manqué un très bon cours, je pense. J'espère que notre pièce sur Freud sera d'aussi bonne qualité que celle qu'on a vu. Bon rêve ! Je t'aime. Phil.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[54]

**Phil et Sophie ou De l’être humain.**

Chapitre V

LE RÊVE DE SOPHIE

FREUD

[Retour à la table des matières](#tdm)

*Pour leur présentation de la théorie de Freud, Phil propose la pièce suivante à Sophie. Assise à la table de la cuisine, Sophie lit le texte. Phil attend impatiemment ses commentaires.*

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

*Dans le bureau de madame Anna Freud, une psychanalyste, Sophie raconte un rêve étrange.*

SOPHIE — Mon père nageait à mes côtés dans une mer de sang. Il me disait des phrases absolument incompréhensibles comme :

« *Chiche la quenouille d'Emilie*

*Rien n'en sortira aujourd'hui*

*Frappe le dos du lit*

*Pour qu'emporte le vent*

*Hors de ton établi... »*

Vous comprenez ? Ce n'était que des mots raboutés, ça ne voulait absolument rien dire. Pourtant, en entendant ces mots, je pleurais. On s'est étendu sur une plage déserte ; elle était si chaude, et le soleil si fort qu'il éclaboussait d'or tout le paysage environnant. En bordure de la plage, il y avait la jungle dense et noire. À son orée, on y distinguait des palmiers, des cocotiers et des bananiers. Soudain, deux jeunes lions sont sortis du bois. Ils couraient sur la plage, se roulaient dans le sable, tentaient d'attraper des crabes géants qui leur pinçaient le bout du museau. Phil n'était pas là, mais [55] je pensais à lui. Je voulais lui dire que je l'aimais, mais il n'y avait que de la fumée qui sortait de ma bouche. Les mots se formaient en vapeur au-dessus de ma tête et là, seulement, je pouvais les lire. J'étais étendue nue près de mon père. Il me caressait si doucement, si tendrement... Son sourire éclairait le mien. Nous nous embrassions amoureusement, et c'était comme si j'embrassais Phil. Nous avons fait l'amour longuement, d'une manière langoureuse, jusqu'à mon réveil, où je sentais encore en moi la pénétration amoureuse de mon père. Je respire encore son odeur. J'ai seulement le goût de pleurer. Depuis qu'il est mort — et ça fait maintenant deux ans — je n'ai jamais ressenti si fortement sa présence. Vous croyez qu'il est là ? Qu'il m'entend ? Qu'il veille sur moi ? Peut-être qu'il veut m'aider ? Comprenez-vous ce que ce rêve veut dire, madame Freud ? Moi, je suis trop bouleversée. Je ne suis plus capable de mettre deux idées une à côté de l'autre.

*(Long silence.)*

ANNA FREUD — Hmm, hmm...

SOPHIE — *(Sur un ton exaspéré ?)* Madame, je ne suis pas venue ici uniquement pour entendre vos hmm, hmm. J'ai besoin de savoir la signification de ce rêve. Allez-vous me le dire à la fin ?

ANNA FREUD — Hmm, hmm... C'était un beau rêve, Sophie. Un rêve comme j'en entends rarement conter. Et tu peux me croire, j'en entends tous les jours et de tous les genres.

SOPHIE — Vous appelez ça un beau rêve, vous ? Je vous rappelle que je faisais l'amour avec mon père qui est mort !

ANNA FREUD — Hmm, hmm... Sophie, tu sais, il ne faut pas prendre les rêves au pied de la lettre. Ce ne sont que des symboles, des images mentales, si tu préfères, qui nous viennent de l'inconscient. Ton rêve est si limpide... C'est comme s'il n'y avait plus de barrières entre ton conscient et ton inconscient. C'est ça qui est rare. Tu as un bel esprit en pleine santé. Ton Œdipe est fort, mais il me semble bien assumé.

SOPHIE —Mon Edith ?

[56]

ANNA FREUD — Œdipe, Sophie. En psychanalyse, le complexe d'GEdipe, c'est la pulsion qu'ont toutes les femmes et tous les hommes de faire l'amour avec leur parent du sexe opposé. C'est une tendance universelle, mais bien peu de personnes peuvent en parler aussi ouvertement que toi. Habituellement, les gens refoulent ce genre de pulsions dans leur inconscient pour que rien n'apparaisse au niveau de la conscience morale — au niveau du *surmoi,* comme on dit en psychanalyse. Cependant, il arrive que l'inconscient apparaisse quand même à la conscience, par exemple lors d'un rêve.

SOPHIE — Moi, tout ce que je veux savoir, c'est quel sens je dois donner à ce rêve dans la situation que je vis actuellement. Je vous avoue que, ce matin, je ne sais plus quoi faire, ni quoi penser, ni quoi décider.

ANNA FREUD — Je ne crois pas que tu aies besoin de mon aide pour prendre ta décision. Tu me sembles bien assez forte pour réfléchir par toi-même et pour toi-même.

SOPHIE — Avant ce rêve, ma décision était prise, je ne voulais pas avoir d'enfants maintenant. Phil et moi, on est étudiants, on ne pourrait pas assumer une responsabilité pareille. Tout ça me paraissait bien logique, mais aujourd'hui je ne sais plus. Peut-être que mon père veut me faire savoir qu'il n'est pas d'accord avec ma décision... Qu'en pensez-vous ?

*(Silence.)*

ANNA FREUD — Hmm, hmm... Si tu veux vraiment savoir ce que j'en pense ? Je dirais plutôt que *ça* vient de toi, et non de ton père.

SOPHIE — Je veux bien vous croire madame, mais comment pouvez-vous en être si sûre ?

ANNA FREUD — Ce qu'on appelle le *ça,* en psychanalyse, est la partie la plus ancienne du psychisme humain, celle qui existe depuis la naissance, celle qui contient tous les besoins primaires, comme se nourrir, déféquer et, surtout, tous les besoins sexuels. Il est en fait la plus grande partie de l'esprit humain.

[57]

SOPHIE — Excusez-moi, madame, mais je ne crois pas qu'en venant au monde je ressentais déjà des besoins sexuels !

ANNA FREUD — Oh oui, tu en avais, jeune fille ! Et moi aussi, j'en avais. Tout le monde en a. Ils constituent ce qu'on appelle la libido. C'est une immense recherche du plaisir sexuel qui énergise tout être humain dès sa naissance. Quand je dis sexuel, je ne parle pas seulement du coït, mais aussi de tous les touchers, de toutes les caresses, de tous les désirs que l'on ressent sur l'ensemble de notre corps, qui nous pénètrent par tous les pores de la peau et qui enflamment nos instincts primitifs.

SOPHIE — Mais c'est de la pure bestialité !

ANNA FREUD — Oui, c'en est ! Tu as bien raison. À la naissance, nous sommes de petites bêtes que nos parents et la communauté environnante doivent éduquer. Comme tu le sais, on ne nous apprend pas seulement à manger, à marcher et à parler. On nous montre aussi à vivre comme des êtres civilisés, ce qui veut dire, par exemple : faire ses besoins sur le petit pot plutôt que dans sa couche, ne pas sucer son pouce mais plutôt sa suce, ne pas pleurer ou crier sans raison, et cetera. On nous apprend en fait à sélectionner nos désirs, à ne laisser paraître que ceux qui sont acceptables socialement. Vois-tu un peu où je veux en venir ?

SOPHIE — Plus ou moins, mais continuez votre explication, ça m'intéresse.

ANNA FREUD — L'inceste Sophie ! Faire l'amour avec son parent du sexe opposé n'est pas acceptable socialement et ce, depuis très longtemps dans la plupart des sociétés, y compris la nôtre. Tous, nous refoulons dans notre inconscient cette pulsion taboue.

SOPHIE — Et vous pensez que, moi aussi, je fais ça ? Moi aussi, je refoule mes pulsions ?

ANNA FREUD — Oui, toi aussi. Chaque jour, dans chaque geste quotidien, ton *moi* sélectionne ce qu'il faut faire en rejetant les pulsions perverses. Mais chaque jour aussi ces pulsions se manifestent d'une façon ou d'une autre, que ce soit à travers les gestes, [58] les manques, les lapsus ou les fantasmes qui effleurent ton esprit et que ta censure s'empresse de refouler dans ton inconscient.

SOPHIE — En tout cas, si je fais ça, je ne m'en rends pas compte, parce que, moi, j'adore fantasmer.

ANNA FREUD — Bien sûr, il y a des fantasmes qu'on autorise et d'autres qu'on rejette. Tout ça s'effectue sans l'intervention de la conscience. Veux-tu qu'on fasse un petit essai, pour voir ?

SOPHIE — *(Un peu craintive ?)* Quel genre d'essai exactement ?

ANNA FREUD — Oh ! c'est un jeu très simple d'association libre. Je dis un mot et tu y associes le mot qui te vient spontanément à l'esprit. Tu veux essayer ?

SOPHIE — Ça dépend. Par quel mot allez-vous commencer ?

*(Silence.)*

ANNA FREUD — Hmm, hmm... Si on commençait par le mot *Emilie* que tu as mentionné dans ton rêve ? À quoi te fait penser ce mot ?

SOPHIE — À ma grand-mère. C'était son nom.

ANNA FREUD — Bravo ! Tu comprends vite. Tu veux continuer, maintenant ?

SOPHIE — Je veux bien, mais à condition de pouvoir arrêter quand je le voudrai.

[62]

ANNA FREUD — Bien sûr Sophie. Ce jeu ne peut fonctionner sans ton accord. Est-ce qu'on continue ?

SOPHIE — Oui, continuons. Je suis prête.

ANNA FREUD — Ta grand-mère, à quoi ou à qui te fait-elle penser ?

SOPHIE — À mon père. Elle est morte en le mettant au monde. Je ne l'ai connue que par des photos et par ce que m'en disait mon [59] père. Il paraît que je lui ressemble beaucoup, autant par mon physique que par mon caractère.

ANNA FREUD — Très bien, Sophie. Et ton père, lui, à qui ou à quoi te fait-il penser ?

SOPHIE — Oh, là, là ! À beaucoup de choses ! Je revois notre vie en famille, quand il était là. Nous nous aimions beaucoup, je veux dire : ma mère, mon père et moi.

ANNA FREUD — Je t'en prie, ne sois pas sur la défensive. Tout va très bien. Détends-toi.

SOPHIE — Ne vous en faites pas madame, je me sens de mieux en mieux. J'aime beaucoup ce petit jeu.

ANNA FREUD — Quand tu penses à toi, à quoi penses-tu ?

SOPHIE — Je me vois comme un papillon qui survole la vie en butinant d'une fleur à l'autre, d'une personne à l'autre, pour en cueillir chaque fois l'essentiel de ce qu'il ou elle peut m'apporter... Parfois, aussi, je me vois parcourant l'univers sur un cheval volant...

ANNA FREUD — Un instant, Sophie, un instant. Tu m'indiques deux portes : celle du papillon et celle du cheval. Ouvrons d'abord celle du cheval, si tu veux bien. À quoi te fait-il penser ?

SOPHIE — Ce n'était pas n'importe quel cheval ! C'était un cheval blanc avec des ailes. Dans un de mes plus beaux rêves, j'étais sur son dos et je parcourais l'univers. J'ai été bien surprise, cette année, quand j'ai appris qu'il s'agissait de Pégase, un être fabuleux, le messager des dieux dans la mythologie grecque.

ANNA FREUD — Et à quoi te fait penser Pégase ?

SOPHIE — À Phil, bien sûr, avec sa logique, ses grands principes et ses vérités universelles.

ANNA FREUD — Et à qui ou à quoi te fait penser Phil ?

SOPHIE — Oh ! je l'aime tellement, madame, et je sais qu'il m'aime aussi. C'est comme si chacun de nous deux pouvait ressentir [60] exactement ce que l'autre ressent. C'est très fort et très doux en même temps.

ANNA FREUD — Et qu'est-ce que tu ressens au moment où tu me dis cela ?

SOPHIE — Ah ! je suis toute triste, évidemment. Je sais que, contrairement à moi, Phil voulait qu'on ait cet enfant-là.

*(Silence)*

ANNA FREUD — Hmm, hmm... Et pourquoi tu ne veux pas avoir cet enfant, Sophie ?

SOPHIE — *(Criant.)* Parce que j'ai peur de mourir, comme ma grand-mère ! Oui... C'est ça, la vraie raison. J'ai peur de mourir ! Est-ce que c'est de la lâcheté ?

*(Silence.)*

ANNA FREUD — Mais, non ! Mais non ! Tu n'es pas lâche. Au contraire, je te trouve extrêmement courageuse. Tu sais, toutes les femmes ont peur de mourir en mettant un enfant au monde et, dans les faits, elles risquent vraiment leur vie. Il s'établit une relation étrange entre la mère et le fœtus. La mère sait très bien qu'en donnant la vie à un autre être, elle le fait aux dépens de sa propre vie. C'est un curieux mélange de vie et de mort. Et le désir de la mort, qu'on appelle thanatos, constitue, avec éros — la recherche du plaisir dont on parlait tout à l'heure — les pulsions les plus puissantes de l'inconscient.

*(Silence.)*

SOPHIE — *(Plus calme)* Je ne savais pas que j'avais si peur de mourir. C'est votre petit jeu qui me l'a appris. Si j'avais vraiment voulu avoir cet enfant avec Phil, je crois que j'aurais affronté ma peur. Mais là, on n'a rien voulu du tout. On voulait juste faire l'amour ensemble, c'est tout. Je ne suis pas prête à risquer ma vie pour une grossesse non voulue.

[61]

ANNA FREUD — Tu n'as pas à me convaincre, Sophie. C'est ton choix, et tu sais bien que personne d'autre ne pourra l'assumer à ta place. Même pas Phil.

SOPHIE — Oh ! Phil, il est d'accord. On en a discuté souvent ensemble et il me l'a même écrit, qu'il était d'accord, dans la plus belle lettre d'amour que j'ai jamais reçue. Il m'aime. C'est ça le pire : il m'aime et je le fais souffrir.

*(Silence.)*

*Sophie pleure doucement. Madame Freud se lève et va la serrer dans ses bras.*

SOPHIE — *(Essuyant ses larmes)* On est bien mal foutus, vous ne trouvez pas ? Je veux dire : on est bien mal foutus, nous, les humains.

ANNA FREUD — Hmm, hmm... Je dirais, pour être plus précise, que ce sont les femmes qui n'ont pas de chance. Tu vois, moi, par exemple, j'aurais tellement aimé avoir un enfant. Eh bien, je ne peux pas.

SOPHIE — Ah non, comment ça ?

ANNA FREUD — C'est une question physiologique. J'ai de la difficulté à ovuler. Cela arrive, parfois, quand les ovaires fonctionnent mal. Mais mon mari et moi espérons toujours. Avec la reproduction *in vitro,* ce sera peut-être possible... Je dois me rendre à une clinique de fertilité la semaine prochaine.

SOPHIE — Oh ! madame Freud, c'est extraordinaire ! Je vous souhaite que ça réussisse. Je veux dire : je vous le souhaite vraiment, du plus profond de mon coeur.

ANNA FREUD — Merci, Sophie. Je te crois. Je sais que tu es une personne sincère. Mais revenons plutôt à toi, c'est toi la cliente, pas moi. Alors ? Ça va mieux maintenant ?

SOPHIE — Oui, beaucoup mieux. Je me sens... plus sereine face à ma décision. Et c'est grâce à vous. Comment vous remercier ?

[62]

ANNA FREUD — C'est moi qui devrais te remercier. Je suis heureuse d'avoir fait la connaissance de la femme que tu es.

SOPHIE — Vous savez, avant, je me considérais comme une jeune fille. Maintenant, je sais que je suis devenue une femme.

*Elles se lèvent et marchent ensemble vers la sortie.*

SOPHIE — Merci encore une fois, madame Freud. Merci surtout de ne pas m'avoir imposé votre choix pour la question de ma grossesse. Il me semble que c'aurait tellement été facile pour vous de me manipuler.

ANNA FREUD — Je t'en prie, Sophie. Tu sais bien que ce serait contre les règles d'éthique de ma profession. Et s'il te plaît, ne m'appelle plus madame, tu me fais vieillir. Je m'appelle Anna. Nous sommes des amies maintenant, non ?

SOPHIE — Bien sûr... heu... Anna. Ça me fait tout drôle de vous... heu... de t'appeler par ton prénom.

ANNA FREUD — C'est une question d'habitude. Tu verras, la prochaine fois, ça te sera déjà plus naturel.

SOPHIE — La prochaine fois ! Vous... heu... tu veux que je revienne te voir ?

ANNA FREUD — Bien sûr ! Il le faut ! Je ne peux pas et ne veux pas te laisser partir dans cet état. Reviens me voir après la cessation de ta grossesse. Prends rendez-vous avec ma secrétaire avant de sortir.

SOPHIE — Oui, c'est une très bonne idée, ça. Je sens que je vais en avoir bien besoin.

ANNA FREUD — Et tu peux venir avec ton amoureux, si tu veux.

SOPHIE —Je vais lui en parler. Au revoir madame... heu... Anna, je veux dire. Merci encore.

[63]

*Sophie et Anna s'embrassent une dernière fois. Sophie sort de la pièce et Anna Freud retourne à son bureau.*

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

*Sophie a terminé la lecture de la pièce depuis un moment, mais elle ne dit rien. Phil réclame impatiemment son avis.*

PHIL — Parle, Sophie ! Dis-moi ce que tu en penses. Trouves-tu que j'ai bien adapté les idées de Freud à ta... heu... à notre situation ?

*Sophie médite encore quelques secondes avant de se prononcer.*

SOPHIE — Je ne sais pas, Phil, je ne sais pas. La séance de psychanalyse me semble un peu naïve, mais elle est tout de même vraisemblable. Et ta Mme Freud est fort sympathique. Non, ce qui m'agace, c'est le rêve. Tu ne trouves pas ça un peu fort de lancer, comme ça, à toute la classe, que je rêve de faire l'amour avec mon père ?

PHIL — Mais non, voyons ! C'est seulement pour présenter l'Œdipe. Les gens de la classe vont tous avoir travaillé sur une mise en scène, ils seront bien placés pour comprendre que l'histoire est fictive. En fait, si quelqu'un doit y croire, ce doit être toi, au moment où tu seras sur scène.

SOPHIE — Une minute, monsieur le metteur en scène ! Je vais faire comme si j'avais fait le rêve, mais ne me demande pas d'y croire !

PHIL — Excuse-moi. Je me suis mal exprimé. Laisse-moi le temps de m'expliquer un peu, d'accord ? Je ne te demande pas de croire au rêve dans ses moindres détails, mais juste assez pour faire croire à tout le monde que tu l'as vraiment fait.

SOPHIE — Ouais... C'est pas mal plus difficile que je pensais. Au début de la session, on avait décidé de jouer notre propre histoire, sauf que là, ce n'est plus notre histoire, c'est de l'invention pure. Les gens ne pourront plus distinguer la réalité de la fiction. C'est surtout ça qui m'embarrasse, je pense.

[64]

PHIL — Je ne comprends pas pourquoi tu fais autant de chichis. C'est juste un jeu, après tout. On joue à faire semblant, comme quand tu jouais à la mère avec tes poupées.

SOPHIE — J'aimais jouer à la mère quand j'étais jeune, mais là, le jeu devient plus sérieux, tu ne trouves pas ? Les autres ne savent pas que je me suis fait avorter la semaine dernière ; ils me croient encore enceinte. Quand ils vont me voir jouer cette scène, ils vont tout de suite se demander si elle a été vécue, non ? Et quand ils vont apprendre que je me suis réellement fait avorter, est-ce qu'ils ne vont pas conclure que le rêve et la visite chez la psychanalyste ont réellement eu lieu ?

PHIL — Oui, mais on n'est pas obligé de leur dire que tu t'es fait avorter. Écoute, tout le monde a eu connaissance de tes maux de coeur matinaux ; on aurait juste à dire que, un matin en particulier, tu as eu encore plus mal et que ça a déclenché une fausse couche. Tu sais, ça arrive souvent lors d'une première grossesse. Ils vont n'y voir que du feu.

SOPHIE — Tu inventes trop facilement des histoires, maintenant, Phil. Tu as vraiment changé. Mais maintenant on ne joue plus, il s'agit de nos vies et de nos amis. On ne pourrait pas leur mentir longtemps. Tout finit par se savoir dans le collège. Sur scène, ton histoire peut être vraisemblable, mais dans la vraie vie, elle devient un faux-semblant. *(Les larmes aux yeux.)* Non, on a décidé cet avortement ensemble, on doit l'assumer ensemble, face à tout le monde, tu ne penses pas ?

*Après un court silence, Phil, mal à l'aise, se rapproche d'elle et la serre dans ses bras.*

PHIL — *(Doucement ?)* Bien sûr, Sophie, bien sûr ! Je te l'ai souvent dit et même écrit, je ne reviens pas sur ma parole. Mais on discutait de la pièce, pas de notre décision.

*Sophie s'essuie les yeux.*

SOPHIE — *(D'une voix sanglotante)* Je sais bien, Phil, mais les deux sont liés. Jouer sur scène ce que nous avons vraiment vécu, [65] ça va me rappeler trop de mauvais souvenirs. Surtout, ça risque de remettre en question notre décision. Est-ce qu'on a fait le bon choix ? Est-ce qu'on aurait pu agir autrement ? Remettre en cause ce qu'on a fait et ne rien pouvoir changer, ça, je ne peux pas le supporter, pas tout de suite, en tout cas. Tu me comprends, n'est-ce pas ?

PHIL — Evidemment, que je te comprends. Tu veux me dire que tu ne veux plus jouer notre vie sur scène, c'est ça ? Qu'on devrait présenter Freud autrement...

SOPHIE — Même pas Freud. Tout recommencer à zéro. Tu voudrais ? Dis que tu voudrais tout recommencer à zéro avec moi, je t'en prie ! Dis oui.

PHIL — *(Un peu embarrassé.)* Oui, oui, Sophie. Je suis prêt à reconstruire le monde avec toi, tu le sais bien. Je suis sûr qu'ensemble on peut tout faire. Même d'autres bébés... quand on sera prêt.

*Ils s'embrassent longuement.*

SOPHIE — *(Se blottissant contre Phil.)* Tu sais, Phil, si un jour on décide d'avoir un bébé ensemble, et si c'est une fille, j'aimerais bien qu'on l'appelle Emilie. C'était vraiment le nom de ma grand-mère.

Et si c'est un garçon, on l'appellera Philippe junior.

SOPHIE — Ou Sigmund. J'ai toujours rêvé d'avoir un fils qui s'appellerait Sigmund Freud IL

PHIL — Oui, ma commandante. Bien sûr. Qui aura jamais entendu parler d'un bébé psychanalyste ?

*Ils rient puis s'embrassent à nouveau.*

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[66]

**Phil et Sophie ou De l’être humain.**

Chapitre VI

UN PETIT DÉJEUNER  
ENTRE GRANDS ESPRITS

FROMM - LABORIT- SKINNER

[Retour à la table des matières](#tdm)

*Michel, Julie, Christine et Dédé présentent leur pièce. On entend des coups répétés, frappés très fort sur le plancher, puis trois coups espacés. Tout le monde se tait. Un air d'harmonica s'échappe des haut-parleurs placés sur le rebord de la fenêtre. Michel allume un projecteur qui éclaire la scène. Trois personnages masqués apparaissent. Ce sont trois vieillards au crâne dégarni et au teint blanchâtre. Chacun porte un carton au cou sur lequel on peut lire leur nom : Burrhus Frédéric Skinner, Henri Laborit et Erich Fromm. De sa voix aiguë, Michel annonce le titre.*

MICHEL — Un petit déjeuner entre grands esprits.

*Les trois personnages, en pyjama, sont assis autour d'une table, dégustant des «toasts» et du café.*

SKINNER —J'aimerais revenir sur ce que je disais cette nuit...

*Fromm semble plus intéressé par la lecture de son journal que par ce que dit Skinner. Laborit soulève un sourcil endormi au-dessus de sa tasse de café, mais ne dit rien.*

SKINNER — Monsieur Fromm nous a révélé cette nuit que l'être humain est à la fois corps et esprit.

FROMM — *{Sans reposer son journal.) Je* sais où vous voulez en venir, monsieur Skinner, mais vous ne me ferez pas dire ce que je n'ai pas dit. Par son corps, l'être humain est lié à la nature et au [67] règne animal. J'ai reconnu avec vous qu'il éprouve des besoins instinctuels au même titre que les animaux. Mais l'homme est un bien curieux animal, vous ne trouvez pas ? L'instinct occupe chez lui un niveau beaucoup moins élevé.

SKINNER —Je n'avais donc pas rêvé. Et d'après vous, mon cher Fromm, c'est l'esprit qui se situe au plus haut niveau chez l'homme ?

LABORIT — Mon cher Burrhus, nous nous étions mis d'accord, pendant que vous ronfliez allègrement, pour dire qu'il n'y a pas de différence de nature entre le cerveau humain et le cerveau animal, mais seulement une différence de degré de complexité.

FROMM — En fait, si vous cherchez une différence entre l'humain et l'animal, il faudrait la chercher non pas dans sa nature, mais plutôt dans sa culture. *(Avant que quiconque ne puisse ajouter quoi que ce soit, il enchaîne)* Je sais ce que vous allez me demander : qu'est-ce que la culture ? Eh bien ! Je dirai simplement que ce sont les différentes façons de vivre ensemble que les gens d'une société particulière ont développées. C'est leur langage, leur système d'éducation, leur religion, leur art, leurs façons de gagner leur vie et d'organiser leur système politique, leur mariage, leurs biens, etc. Ces différentes manières de vivre se sont transmises de génération en génération. De cette façon, une culture reflète aujourd'hui les différentes expériences de vie de milliers de générations.

SKINNER — D'accord. Vous admettez avec moi, alors, que c'est la société qui fabrique cette culture et non l'individu à lui seul.

FROMM — Oui. Et j'irai encore plus loin en disant que la culture occidentale actuelle est une culture basée sur le marketing dans laquelle l'individu perd son identité propre pour ne plus se voir que comme une marchandise à acheter et à vendre.

LABORIT — Je vous vois venir, vous et vos utopies. Vous croyez encore à la liberté, à l'amour, à tous ces idéaux dépassés. Mais l'individu humain n'est pas différent d'un autre animal. Tous ses comportements sont orientés de façon innée ou acquise vers la recherche de l'action gratifiante : celle qui permet soit la survie, soit la reproduction de la structure organique. Que vous le vouliez ou [68] non, cette loi est inscrite dans notre constitution biologique et demeure inconsciente, tout comme la majeure partie de notre expérience.

FROMM — *(Offusqué ?)* Si tous nos comportements sont dictés par l'inconscient, comme vous le prétendez, et visent uniquement la survie et la reproduction, alors comment expliquez-vous le suicide ? C'est un acte humain conscient qui vise la destruction et qui se produit de plus en plus souvent dans nos belles sociétés. Tenez, écoutez ça : (// *lit à voix haute le journal ?)* « À huit heures ce matin, Stéphane Fromm, un jeune chômeur âgé de 17 ans, s'est donné la mort à la station de métro Berri-UQAM. Des témoins l'ont vu marcher nerveusement le long du quai et attendre l'entrée en gare du premier wagon. On dit qu'il a alors écarté les voyageurs massés aux abords de la rampe d'accès et s'est jeté sur les rails, comme un plongeur, les pieds joints et les bras le long du corps. Il est mort sur le coup. »

*(Silence.* )

FROMM — *(Sur un ton ému.)* Ce jeune homme, je le connais bien. C'était mon neveu. Ainsi il ne déambulera plus sur la rue Saint-André, là où, enfant, il jouait à la balle et à la cachette. Il ne montera plus l'escalier lugubre qui mène à son appartement. Il ne sera plus à la charge de ma sœur. Il ne lira plus, accoudé à la table de la cuisine étroite, les offres d'emploi du J*ournal de Montréal.* Il a été concierge, comme son père. Cependant, depuis dix mois, il était en chômage : petites annonces, entrevues, rebuffades. Chez Angus, on l'a refusé comme ouvrier non-spécialisé, sous prétexte qu'il paraissait trop *feluette.* Le directeur du personnel l'a aussi refusé comme employé de bureau à cause de son allure débraillée : cheveux longs, pas de cravate, jeans délavés... vous voyez le genre ?

*(Silence.) Fromm se lève et marche autour de la table en poursuivant son explication.*

FROMM — Rester des jours entiers sur son lit avec le sentiment d'être inutile, vivre ainsi dans un monde qui vous refuse le droit au travail, cela est injuste et révoltant ! Je regrette, Henri, je ne veux pas [69] vous insulter, mais je ne crois pas que votre belle théorie de l'action gratifiante puisse expliquer ce comportement suicidaire qui ne vise pas la survie, ni la reproduction de la structure organique, mais la destruction de celle-ci.

SKINNER — C'est plutôt ma théorie qui peut vous fournir une explication. Le comportement suicidaire est un cas typique de conditionnement opérant, comme je l'ai souvent expliqué. Votre pauvre neveu a subi des renforcements négatifs variables. Je veux dire que les refus successifs qu'il a essuyés ont renforcé progressivement la réponse négative que son environnement social donnait à sa demande. Tout organisme vivant cherche à éviter la douleur, qu'elle soit physique ou psychologique. Lorsque cette douleur est renforcée sur des périodes variables, elle augmente le comportement suicidaire. J'ai remarqué ce comportement à maintes reprises chez mes rats de laboratoire.

FROMM — Vous ne voyez qu'une machine à la place de l'humain ou de l'animal ! Une machine qui ne fait que répondre aveuglément aux stimuli de son environnement. Mais l'amour ? Qu'est-ce que vous en faites de l'amour ? Est-ce une autre forme de conditionnement opérant ?

LABORIT — L'amour physique, oui. C'est simplement la réponse gratifiante d'un organisme vivant à un autre qui se trouve momentanément dans son espace vital. Quant à l'amour qu'on imagine, qu'on lit dans les romans et qu'on chante dans nos chansons, ce n'est que l'expression culturelle du même processus. On chante l'amour pour s'approprier l'autre, pour assouvir son besoin de plaisir.

FROMM — Ne trouvez-vous pas que tout ça est légèrement égoïste ?

LABORIT — Si, ce l'est. Mais c'est notre structure biologique qui fait de nous des Narcisses. Tous les mammifères fonctionnent de la même façon et l'humain ne fait pas exception à la règle. Il a simplement ajouté une aura culturelle à un comportement fondamentalement animal.

[70]

FROMM — Je ne suis absolument pas d'accord avec vous. L'origine d'un tel comportement provient plutôt de notre civilisation actuelle qui est axée sur l'avoir plutôt que sur l'être. Il y a des sociétés dites primitives qui ne font pas de l'amour une simple publicité destinée au marché du sexe. Aussi, on peut être avec quelqu'un sans constamment chercher à l'avoir.

SKINNER — Je crois que vous m'avez mal compris, mon cher Erich. Ce que je cherche à maîtriser, ce n'est pas l'individu, c'est sa culture. Si un individu ne veut pas abandonner ses sentiments subjectifs d'amour et de liberté, ce n'est pas moi qui vais l'en empêcher. Tout ce que je dis, c'est que l'espèce humaine se conditionne elle-même en structurant son environnement. L'homme contrôle sa propre destinée. Il est le produit d'une culture qu'il a lui-même créée. Ma théorie ne change rien à la réalité, elle ne fait que l'expliquer.

FROMM — Et moi, je vous réponds que, justement, on peut retrouver son identité propre, son je fondamental, en vivant pleinement ce qu'on ressent, en exprimant librement ce qu'on pense, en redevenant plus créatif et plus productif, par soi-même et pour soi-même.

LABORIT — Là-dessus, je ne puis être en désaccord avec vous : la fuite dans l'imaginaire et la création sont les meilleurs moyens que l'humain s'est donnés pour faire face au stress et aux renforcements négatifs auxquels on faisait allusion tout à l'heure.

FROMM — Alors si vous êtes d'accord avec moi, nous n'avons plus besoin de faire semblant d'être ceux que la société veut que nous soyons. Nous n'avons qu'à être nous-mêmes et laisser tomber les masques qu'on nous oblige à porter.

*Là-dessus, Erich Fromm enlève son masque ; les autres gardent le leur. C'était Dédé qui jouait le rôle d'Erich Fromm. Christine, derrière le masque de Henri Laborit, lui chuchote :*

LABORIT-CHRISTINE — Remets ton masque, voyons ! Ce n'est pas dans le scénario !

[71]

DÉDÉ — J'en ai assez de jouer ce rôle ! Je suis capable de dire ce que j'ai à dire sans emprunter les paroles et le visage de quelqu'un d'autre.

*À son tour, Burrhus Frédéric Skinner enlève son masque. On découvre le visage de Julie. Elle avait pris une voix d'homme pour jouer le personnage de Skinner. Elle dit à Éric, d'un ton sévère :*

JULIE — Et qui est le vrai Dédé ? Est-ce que c'est le jeune Guillaume de la Jonquière qui devait marcher sur les traces ingénieuses de son père ? Ou ce brillant jeune collégien, alcoolique et bouffon ? Peux-tu le dire vraiment ? Qu'est-ce qui nous dit que tu n'es pas en train de jouer un autre rôle en ce moment ?

DÉDÉ — Voyons, Julie ! Choque-toi pas comme ça ! Tu sais bien qui je suis. Tu me connais depuis assez longtemps...

JULIE — Qui peut se vanter de vraiment connaître une autre personne ? Même ta sœur, qui a toujours vécu avec toi, trouve que des fois tu es méconnaissable.

CHRISTINE — *{Enlevant son masque)* — Ça c'est vrai, Julie. Parfois j'ai l'impression de vivre avec un caméléon tellement il peut changer facilement et rapidement de personnalité.

DÉDÉ — OK, OK ! Ça va faire ! On parlera de moi après la pièce. Pour le moment, il faut saluer le monde.

*Michel vient les rejoindre sur la scène. Ils saluent l'assistance qui applaudit modérément.*

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

*À la fin de la période de discussion, Phil critique l'attitude de son ami Dédé.*

PHIL — Tu sais, Dédé, que tu aurais pu faire rater toute la pièce en agissant comme tu l'as fait ?

DÉDÉ — *{Feignant d'être insulté ?)* Qu'est-ce que tu veux dire, Philippe Lafleur ? Est-ce que tu insinues que j'ai mal joué mon rôle ?

[72]

PHIL — Prends-le pas comme ça, Dédé. Tu étais très bon dans ton rôle, C'est juste que, à la fin, je trouve que tu n'aurais pas dû enlever ton masque. Ça a mélangé tout le monde.

CHRISTINE — Là, on t'a bien eu, hein, Phil ? C'était prévu que Dédé enlèverait son masque à la fin.

PHIL — Ah oui ? C'est pas vrai ! Tu dis ça rien que pour réparer la gaffe de ton frère.

M. DIOGÈNE — Non, Phil. C'était effectivement dans le texte qu'ils m'ont remis. Erich Fromm lui-même conseillait d'enlever son masque, alors c'est ce qu'ils ont fait. Ta réaction prouve qu'ils ont compris la théorie de cet auteur, n'est-ce pas ?

PHIL — Alors là, oui, vous m'avez bien eu !

M. DIOGÈNE — Voilà une belle conclusion à notre discussion. Si vous voulez maintenant remplir vos feuilles d'évaluation, ça va être tout pour aujourd'hui. La semaine prochaine, nous verrons la présentation de Sophie Tremblay et Philippe Lafleur — une autre surprise en perspective, puisqu'on ne sait pas encore sur quel philosophe ils vont travailler.

PATRICIA — Ils n'ont pas encore remis leur texte ?

DIOGÈNE — Non. Je leur ai donné un délai supplémentaire, compte tenu de la maladie de Sophie. J'imagine que tu es d'accord avec ça.

PATRICIA — Tout à fait, monsieur. C'est très correct de votre part. Je connais d'autres profs qui n'auraient pas été aussi compréhensifs que vous.

M. DIOGÈNE — Bien sûr, qu'ils le seraient. Il s'agit de bien s'expliquer, c'est tout.

*Tout le monde remet sa feuille d'évaluation sur le bureau de M. Diogène, puis sort lentement de la classe, sauf Sophie, Phil, Dédé et Michel. Dédé s'approche de Phil qui parle avec Sophie.*

[73]

PHIL — Je me demande ce qu'on va faire, nous autres, maintenant. On n'a rien de prêt et notre présentation est prévue pour le prochain cours.

SOPHIE — Ne t'en fais pas avec ça, Phil. Tu peux me faire confiance. J'ai une bonne idée, mais il ne faut en parler à personne avant le prochain cours. D'accord ?

PHIL — OK, ma commandante. *{Se tournant vers Dédé ?)* Félicitations, Dédé. Tu m'as vraiment eu encore une fois. C'est vrai que tu as une personnalité imprévisible. Tu devrais faire du théâtre.

SOPHIE — Tu sais que notre Dédé veut devenir avocat ? Ce n'est pas très loin du théâtre, ça.

PHIL — Ah oui, c'est vrai ! Je l'avais oublié. Tu vas participer à la mascarade de la justice.

DÉDÉ — Riez, riez ! Vous verrez bien. Dédé n'a pas fini de vous surprendre.

SOPHIE — OK, Dédé. Moi, j'ai confiance en toi.

*Sophie se retourne vers Michel qui vient les rejoindre.*

MICHEL — Vous savez, il n'y a pas seulement vous deux qui pouvez tomber en amour. Ça peut arriver à d'autres aussi.

*Michel prend la main de Dédé qui lui sourit amoureusement. Sophie et Phil restent bouche bée.*

DÉDÉ — Monter cette pièce-là avec Michel, ça a vraiment été le moment de faire tomber tous les masques.

*Après un long silence, Sophie s'approche de Dédé et Michel et les enlace chaleureusement.*

SOPHIE — Tu nous surprendras toujours, Dédé. Tu as le don, toi, pour transformer tes ennemis en amis. Tu as fait la même chose avec Marc l'an dernier. Et toi, Michel, même cette année, tu étais plutôt agressif avec Dédé, à cause de ses origines de fils à papa.

[74]

MICHEL — Je pense que j'avais des préjugés de classe, comme diraient les marxistes. Dédé est tout le contraire d'un bourgeois. C'est un être chaleureux, généreux, pas exploiteur pour cinq sous. Il donnerait sa chemise au premier clochard venu.

SOPHIE — Ça, je le savais depuis l'an passé, quand il a tout fait pour sauver Marc. Mais dites-moi donc, maintenant que j'y pense, est-ce que d'autres personnes connaissent votre secret ?

MICHEL — Heu... Vous savez, c'était impossible de le cacher à Christine, la sœur de Dédé. Elle connaît son frère mieux que lui-même. Et puis il y a Julie qui répétait avec nous ; elle a assisté bien involontairement à nos premiers baisers. Elle nous a juré qu'elle en avait parlé uniquement à Bob, son conjoint.

DÉDÉ — Et moi, avant de vous en parler aujourd'hui, j'ai mis au courant Éric et Éricka, c'est tout.

*Phil est tout pâle. Il reste à distance de Dédé.*

PHIL — *(S'adressant à Dédé d'un ton bourru ?)* Si je comprends bien, toute la gang l'a su avant nous.

DÉDÉ — Pour être franc avec toi, Phil, je craignais un peu ta réaction. C'est pour ça que j'en ai parlé aux autres avant. C'est Éric et Éricka qui m'ont finalement convaincu que, puisque je tenais à ton amitié, il valait mieux t'en parler. Aurais-tu préféré que je garde mon masque de l'ami d'enfance juste pour toi ?

PHIL — *(Marmonnant.)* Mais non, tu le sais bien. C'est quand même difficile à avaler. Mon meilleur copain est gai. Dire que pendant notre enfance, je jouais avec toi... Je t'ai serré dans mes bras, on a dormi ensemble... Je ne peux pas m'empêcher, maintenant, de me demander si tu étais vraiment mon copain ou si tu ne cherchais pas plutôt à m'avoir dans ton lit.

DÉDÉ — Pauvre vieux, va. Tu te fais une bien pauvre idée de l'amitié et de l'amour et de la différence qu'il y a entre les deux. Mais je m'attendais un peu à cette réaction-là de ta part. Tu n'es pas différent de la majorité des gars de ton âge. Tout ce que j'espère, [75] c'est qu'un jour tu comprennes et que tu acceptes mon choix de vie sans te sentir menacé.

*Dédé tend la main à Phil, mais ce dernier ne lui tend pas la sienne.*

SOPHIE — Voyons, Phil ! C'est encore le même bon vieux Dédé. Il a juste choisi d'affirmer son orientation sexuelle, comme bien d'autres avant lui. Tu ne vas quand même pas en faire un plat ? Mais, j'y pense... Tu ne serais pas en train de devenir jaloux de Michel, par hasard ?

PHIL — Moi ? Jaloux d'un fif ! Beeerk ! Jamais. Tu es folle.

SOPHIE — Si tu n'es pas jaloux, alors, tu n'as plus de raison de bouder. Allez ! Serrez-vous la main, puis on va fêter ça ensemble au Souterrain.

*Phil sert froidement la main de Dédé.*

PHIL — *(S'adressant à l'oreille de Sophie.)* Tu sais, on devrait plutôt rentrer. On a une pièce à préparer, nous aussi, et on n'a encore rien d'écrit.

SOPHIE — *(Parlant pour que tous entendent.)* Rentre, toi, si tu veux. Moi, je vais célébrer les nouvelles amours de Michel et Dédé. C'est quand même tout un événement. (Elle prend Phil par le cou.) Viens donc avec nous, vieux jaloux.

PHIL — *{Se dégage de l'étreinte.)* Je t'ai dit que je n'étais pas jaloux. Mais il faut que je prenne le temps de digérer tout ce qui m'est arrivé dernièrement : toi qui es tombée enceinte, puis qui s'est fait avorter, Dédé qui tombe en amour avec un gars... Ça en fait pas mal, tu ne trouves pas ? C'est à se demander où est-ce qu'on s'en va, maintenant. J'ai besoin d'un break. Si on ne travaille pas sur la pièce ce soir, je vais aller coucher chez mon père. Ça fait un mois que je ne l'ai pas vu.

SOPHIE — C'est une bonne idée ça, mon beau Phil, va voir ton papa. Arthur va tout t'expliquer. C'est un gars super correct, lui.

[76]

PHIL — Gnais, gnais, gnais !

DÉDÉ — Mais moi, je ne ris pas de toi, Phil. J'aimerais bien qu'on reste amis.

*Phil hausse les épaules puis sort de la classe. Pendant un moment, Sophie, Michel et Dédé se regardent en silence.*

DÉDÉ — Je ne suis pas inquiet. Phil est un gars raisonnable. Il finira bien par comprendre.

MICHEL — C'est un gars rationnel, c'est différent. Il a un peu de misère à jongler avec ses émotions.

SOPHIE — Bof ! Il est comme nous autres. Lui aussi doit enlever son masque. C'est juste un peu plus difficile quand le masque de ton enfance te colle encore à la peau. Mais ça va lui faire du bien de parler avec son père. C'est la personne en qui il a le plus confiance. Et Arthur le mérite bien. Bon, on a assez niaisé maintenant. Allons au Souterrain.

*Dédé et Michel ne se font pas prier. Les trois copains sortent de la classe, bras-dessus, bras-dessous.*

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

[77]

**Phil et Sophie ou De l’être humain.**

Chapitre VII

DIALOGUE  
AVEC GODROT

NEITZSCHE ET  
L’EXISTENTIALISME

[Retour à la table des matières](#tdm)

*Puisque Phil en a assez de rédiger tous les comptes rendus, c 'est à mon tour d'écrire. On a décidé d'improviser notre pièce, comme on l'avait fait souvent, ensemble, à l'école secondaire. On s'est donné un sujet quelques minutes avant d'entrer dans la classe. J’ai éteint les lumières en passant. La classe était sombre. Les rideaux étaient encore tirés. Je me suis recroquevillée par terre, au centre des tables placées en rond, Je suçais mon pouce. Phil me regardait faire sans trop savoir où se mettre. Puis il a annoncé le titre, comme à l'impro :*

PHIL — Titre : Dialogue avec Godrot. Durée : 15 minutes. Style : libre. Nombre de personnages : deux.

*Personne ne parlait. Le silence était long, long, long... J’aurais voulu qu'il ne se termine jamais, J'étais toujours couchée sur le plancher. Lentement, comme si je m'éveillais, j'ai allongé les jambes, puis les bras. Je me suis levée enfin, flageolante, j'ai tâté des parois imaginaires et j'ai demandé, en regardant le ciel :*

SOPHIE —Où suis-je ?

*Pour me répondre, Phil a pris une voix très grave.*

PHIL — Dans le néant.

SOPHIE — Qui me parle ?

PHIL —Je suis Godrot, ton Créateur. Tu me dois respect et obéissance.

[78]

SOPHIE — Pourquoi ?

PHIL — Parce que je t'ai créée par amour.

SOPHIE — Je ne t'ai rien demandé.

PHIL — Mais je l'ai fait quand même.

SOPHIE — Alors, je ne te dois rien.

PHIL — Si ! Tu me dois la vie.

SOPHIE — Et si je n'en veux pas, moi, de ta maudite vie ?

PHIL — Tu n'as pas le choix. Tu vas naître dans trois millions deux cent mille cinq cent cinq ans. Tout est prévu, de toute éternité.

SOPHIE — Ah oui ? Et pourquoi je ne nais pas tout de suite ?

PHIL — Il faut attendre que les temps soient mûrs. Je te prépare un de ces Paradis !

SOPHIE — Si tu peux tout, Godrot, pourquoi ne le montres-tu pas tout de suite, ton paradis ?

PHIL — Je dois respecter les lois de l'évolution, tout de même : aller du simple au complexe, résoudre des milliards de contradictions, unir tout ce qui veut se séparer. Ce n'est pas une mince tâche, tu sais.

SOPHIE — Tu travailles trop, mon Godrot. Tu devrais te reposer un peu.

PHIL — J'ai prévu ça aussi. Je vais me reposer un jour sur sept.

SOPHIE — Mais pourquoi te donner tant de mal ?

PHIL — Je te l'ai dit tout à l'heure. C'est par amour. Si je ne fais rien, il n'y aura rien.

[84]

SOPHIE — Peut-être que ce serait mieux, s'il n'y avait rien.

[79]

PHIL — *Être ou ne pas être. Voilà la question.*

SOPHIE — J'ai déjà entendu ça quelque part. Attends, que je me souvienne... C'était dans une pièce de théâtre d'un certain Jean Pire ?

PHIL — Non, il s'appelait Shakespeare. William Shakespeare. L'un des esprits les plus brillants que j'ai créé. Mais comment se fait-il que tu te souviennes de ta vie antérieure ? Tu n'es pas supposée.

SOPHIE — Tu veux dire que j'ai déjà vécu une autre vie avant celle-ci ?

PHIL —Jusqu'à maintenant, tu as vécu... heu...une, deux, trois... heu... huit vies, c'est ça. Et tu vas commencer ta neuvième.

SOPHIE — C'est drôle, je ne me souviens de rien d'autre à part ce nom.

PHIL — Chaque fois, j'efface tout et tout recommence. Mais là, j'ai du mal effacer un coin de ta mémoire.

SOPHIE — Dis-moi, comment c'était dans mes vies antérieures ?

PHIL —Je peux bien te le dire, maintenant, puisque tu es douée pour la réminiscence. La première fois, tu étais un dinosaure. Je n'ai pas tellement aimé. Tu étais trop gros. Puis, je t'ai fait poisson dans l'eau. Tu es mort en voulant sortir de l'eau. J'ai voulu te faire oiseau dans l'air, mais non, toi, tu voulais être sur la terre. Alors je t'ai fait serpent, puis mammifère à quatre pattes, puis à deux seulement. Là, sur deux pattes, tu semblais plus à ton aise, mais ce que tu étais laid ! Je t'ai fait singe, gorille, chimpanzé, babouin, rien n'y faisait. Tu étais toujours aussi laid. Alors je t'ai fait homme de la Renaissance. Ah, oui ! Je comprends maintenant. Mais dans ta prochaine vie ce sera très différent. Tu seras une femme du XXe siècle.

SOPHIE — Homme ? Femme ? Qu'est-ce que c'est ?

PHIL — Vous êtes la merveille de toutes mes créations : beaux, intelligents et libres.

SOPHIE — Qu'est-ce que ça veut dire ?

[80]

PHIL — Ça veut dire que j'ai partagé avec vous une parcelle de mes pouvoirs. Vous avez la beauté pour séduire, l'intelligence pour comprendre et la liberté pour choisir.

SOPHIE — Choisir ? Tu m'as dit tout à l'heure que je n'avais pas le choix !

PHIL — Tu n'as pas le choix de ne pas choisir. Tu dois toujours faire des choix. C'est ça ta liberté.

SOPHIE — Toi qui sais tout, Godrot, peux-tu me dire alors ce que je deviendrai dans ma prochaine vie ?

PHIL — Bien sûr, puisque je sais tout : passé, présent et avenir.

SOPHIE — Alors, dis-moi ce qui m'arrivera.

PHIL — Ta génération maîtrisera l'énergie nucléaire. Vous deviendrez si puissants qu'aucun ennemi n'aura d'ascendant sur vous. L'homme seul sera l'ennemi de l'homme.

SOPHIE — Que veux-tu dire ?

PHIL — Vous vous égorgerez entre frères et soeurs. Vous ferez des guerres de plus en plus horribles. Vous anéantirez la nature et, à la fin, vous ferez sauter la planète.

SOPHIE — Tu sais donc quand et comment on va mourir ?

PHIL — Bien sûr. Je sais même par quoi je vous remplacerai.

SOPHIE — Ah oui ? Par quoi ?

PHIL — À vrai dire, vous créerez vous-mêmes vos propres descendants. Vous les appellerez robots et ordinateurs. Ils deviendront plus puissants et plus intelligents que vous, ils n'auront pas cette tare émotive qui vous amène à trop aimer et à trop haïr.

SOPHIE — Alors pourquoi ne me fais-tu pas immédiatement sans émotions ?

PHIL — Pour que tu apprennes toi-même à les contrôler.

[81]

SOPHIE — Mais comment ?

PHIL — Je t'ai dotée de raison. Tu devras t'en servir.

SOPHIE — Tu veux dire que ma raison va me permettre de contrôler mes émotions ? Alors pourquoi va-t-on s'entretuer ?

PHIL — Parce que la raison a sa propre passion : la connaissance. Vous vous battrez pour obtenir le contrôle de l'information qui est nécessaire au développement de la connaissance.

SOPHIE — N'y a-t-il aucun espoir ?

PHIL — Je ne me trompe jamais.

SOPHIE — C'est absurde ! En somme, on passe de tout à rien, éternellement ?

PHIL — C'est ça, le souffle de l'univers. C'est mon souffle.

SOPHIE — Et si tu n'existais que dans ma tête, Godrot ? Si tu étais juste un rêve que je suis en train de faire ?

PHIL — Alors il faudrait inventer une autre histoire.

SOPHIE — Eh bien, moi, j'en veux une autre ! Celle-là est trop insignifiante.

PHIL — Tu ne peux pas me détruire, surtout si je suis un rêve, car il faudrait que tu cesses de rêver et ça, c'est impossible.

[87]

SOPHIE — Mais je peux cesser d'exister. N'as-tu pas dit que j'étais libre ?

PHIL — Tu mourrais uniquement pour changer l'histoire ? C'est ridicule. Je créerais d'autres êtres pour me distraire, c'est tout.

SOPHIE — Eh bien, au moins, je ne serais pas là pour t'amuser !

*J'ai retenu mon souffle jusqu'à ce que je m'évanouisse réellement sur le plancher. Phil s'est élancé pour me retenir. J'ai repris lentement conscience. J'ai remarqué que quelqu'un avait rallumé les* [82]  *lumières. Personne ne parlait. Phil m'a aidé à saluer l'assistance. Les applaudissements ont débuté, faibles d'abord, puis très nourris ensuite. Phil m'a pris doucement la main et m'a aidée à m'asseoir sur une chaise. C'était terminé. On l'avait fait, notre pièce ! On l'avait jouée ensemble ! On s'est souri tous les deux, heureux qu'on était de notre performance.*

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

*Bon. Je reprends le crayon. Sophie s'est endormie en écrivant. Après une telle soirée, elle doit être vidée, c'est sûr. Les présentations terminées, toute la classe s'est retrouvée au Souterrain. Même monsieur Diogène y était, pour fêter la fin des cours. Dédé ne tarissait pas d'éloges au sujet de notre impro. Il était très ému.*

DÉDÉ — Comment avez-vous pu voir si grand, si loin ? C'était tellement émouvant !

*J'étais gêné. Je n'avais pas reparlé à Dédé depuis qu'il m'avait annoncé son changement de vie. J'ai voulu lui fermer le clapet :*

PHIL — Ça va, Dédé ! Arrête ta sérénade. J'ai seulement suivi Sophie. Tu connais l'impro mieux que moi : quand un joueur lance une idée, l'autre enchaîne. On ne sait jamais où ça va nous mener.

DIOGÈNE — Vous avez très bien illustré la pensée de Nietzsche qui disait que Dieu est mort

ÉRIC —Je ne connais pas Nietzsche, mais ce que j'ai vu dans la pièce de Phil et Sophie me semble décrire parfaitement notre situation absurde dans le monde.

M. DIOGÈNE — Là, tu rejoins plutôt la position de gens comme Sartre et Camus. Ils croient, comme toi, décrire la réalité telle qu'elle est : noire et sans espoir.

FRANCE — Moi, il me semble que je ne pourrais pas vivre sans l'espoir qu'un jour on vivra au Paradis avec Dieu.

[83]

SOPHIE — Au contraire, France, c'est quand tu abandonnes tout espoir en un paradis chimérique, au moment où tu ne peux plus compter que sur toi-même, que tu donnes un sens à ta propre vie.

PHIL — Oui. Et c'est là que tu te retrouves seule ; mais en même temps, tu deviens entièrement libre de faire ce que tu veux de ta vie.

M. DIOGÈNE — Sartre résume cette position en disant que c'est l'existence qui précède l'essence, et non l'inverse.

PATRICIA — Mais qu'est-ce que ça veut dire exactement ? Je ne comprends rien à votre charabia.

PHIL — Ça veut simplement dire que nous ne sommes pas déterminés à l'avance par une quelconque nature humaine. C'est nous qui définissons cette nature à partir de notre propre projet de vie.

M. DIOGÈNE — Il faut admettre quand même que l'existentialisme n'exclut pas l'existence de Dieu. Il y a des existentialistes chrétiens qui reconnaissent qu'il y a encore des mystères dans l'univers, dont celui de la venue d'un dieu incarné en être humain.

MICHEL — Ouais... Mais ça, c'est pour les chrétiens. Moi, je ne suis pas croyant, et pour moi, tout ce qui compte, c'est ici et maintenant. Demain, c'est une autre affaire. La mort, on y pensera quand on y sera.

*Soudain, M. Diogène a levé son verre et crié à tue-tête :*

M. DIOGÈNE — Carpe diem !

*Tout le monde s'est tu, surpris par notre prof habituellement si sérieux. C'est Bob qui a fini par prendre la parole.*

BOB — Excusez-moi, monsieur, mais, qu'est-ce que les carpes viennent faire là-dedans ?

*Monsieur Diogène n'a pas pu retenir un sourire moqueur.*

M. DIOGÈNE — Non Bob, j'ai dit : « Carpe diem. » C'est du latin. Ça veut dire : saisis le jour, jouis de l'instant de bonheur qui passe, car il ne reviendra jamais.

[84]

BOB — Ah oui, j'ai déjà vu ça dans un film. C'est une bonne idée, ça. Alors, si on buvait à la santé de ce Carpe diem ?

*Tout le monde a levé son verre et crié :*

TOUS — Carpe diem !

*Et le Souterrain s'est empli de l'éclat joyeux de nos rires, jusque tard dans la nuit.*

F I N

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

1. \* Smatte | smat : déformation de l'angliscisme "smart", qui veux dirige "gentil", "sympathique" ou "intelligent". Comme c'est un mot utilisé plutôt à l'oral, les orthographes diffèrent (on peut lire smatte ou smat). Mais parfois, il être utilisé comme synonyme de "vantard" ou "prétentieux". [En ligne] Je parle québécois.com. Consulté le 21 octobre 2021.  
   <https://www.je-parle-quebecois.com/lexique/definition/smatte-smat.html> [↑](#footnote-ref-1)